

M. ET MADAME DE LA GARAYE

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE JANVIER



Le comte et la comtesse de La Garaye vivaient en Bretagne, au milieu du grand monde et parmi les plaisirs que peut donner une très-grande fortune. Ils s'aimaient avec une vive tendresse et ne se quittaient jamais, pas même à la chasse, car la comtesse était

devenue écuyère hardie et chasseresse intrépide, pour ne pas se séparer de son mari, qui préférait les amusements champêtres à tous les autres.

Leur vie coulait insouciamment, ils étaient seulement occupés aux divertissements qui remplissaient leurs jours, et n'ayant d'autre sentiment vif que l'affection qu'ils se portaient l'un à l'autre; cependant, parfois le comte se disait :

« Ne sommes-nous donc au monde que pour suivre une meute et forcer un cerf? »

Mais ses réflexions n'allaient pas plus avant.

La mort imprévue du comte de Pontbriand, beau-frère de M. de La Garaye, le spectacle des funérailles succédant soudain à des fêtes, la vue d'un homme jeune, beau, brillant, frappé tout à coup et jeté dans le cercueil, ce fut là l'énergique moyen dont le Seigneur se servit pour ramener vers lui des âmes si bien faites pour le servir. — Le comte fut ébranlé jusqu'au fond de l'âme par de graves pensées : le néant des biens de la terre, la fragilité des jouissances, le compte qu'un Maître sévère demandera à son serviteur des talents qu'il lui a confiés, toutes ces vérités du christianisme se présentèrent à son esprit et produisirent une révolution aussi généreuse qu'étonnante.

Il la mûrit en silence pendant quelques jours; puis, trouvant chez sa belle-sœur un religieux bénédictin qui lui inspira de la confiance, il lui dit les projets de conversion et de réforme que Dieu suscitait en son cœur. Ce religieux l'encouragea, et M. de La Garaye, pressé de mettre la main à l'œuvre, ouvrit son âme à sa femme.

« Je suis résolu, lui dit-il, de travailler sérieusement à mon salut, quoi qu'il puisse m'en coûter, et

je ne crois pas pouvoir exécuter cette résolution tant que je resterai lié avec le monde. Mon intention est donc d'y renoncer tout à fait : je veux faire un hôpital de mon château, y servir moi-même les pauvres et me consacrer tout entier à leur soulagement. Ce dessein vous convient-il? Voulez-vous être ma compagne dans cette œuvre? Si vous refusez, je ne persisterai pas, et je chercherai une autre voie par laquelle nous puissions aller ensemble à Dieu.»

En entendant ces mots, madame de La Garaye se mit à pleurer, et son mari croyait déjà la cause des pauvres irrévocablement perdue, quand, souriant à travers ses larmes, elle lui tendit la main :

« Jamais, dit-elle, nouvelle ne m'a causé plus de joie; moi-même je pensais aux moyens de servir Dieu, et cette nuit, le désir de me dévouer aux pauvres s'est présenté à mon esprit; je n'aurais peut-être pas osé vous le dire, et voilà que vous allez au-devant de mes vœux! je consens du meilleur de mon cœur à vos projets; je suis prête à vous suivre et à vous aider, et s'il fallait signer de mon sang cet engagement, je le ferais! »

Ces paroles, où se confondaient l'amour de Dieu et l'amour conjugal, comblèrent de joie le comte de La Garaye. — A dater de ce moment, les deux époux appartenirent aux pauvres sans retour; le comte avait trente-six ans et sa femme trente. Il était beau, distingué, brave; elle était pleine de beauté, de grâce, de talents, du caractère le plus doux et le plus aimable; les succès du monde les attendaient, mais ils les dédaignèrent et se donnèrent tous deux à Jésus-Christ dans ses membres souffrants.

Ils partirent pour leur terre de La Garaye, et là, dès le premier jour, ils rassemblèrent à leur table tous les malheureux des environs. Mais cette agape fraternelle ne leur suffisait pas : ils voulaient être en réalité et pour toujours les serviteurs des misérables.

Le magnifique château de La Garaye fut changé en hôpital. La comtesse quitta ses parures; elle donna aux indigents ses diamants; aux églises pauvres ses robes de soie et ses dentelles, et désormais

elle ne porta plus qu'une robe de laine brune, en harmonie avec les fonctions auxquelles elle avait dévoué sa vie. Leur table devint frugale, leur mobilier fut réduit au strict nécessaire; souvent ils hébergeaient jusqu'à trois cents personnes, mendiants, voyageurs, pèlerins, et alors on voyait le brillant gentilhomme et l'élégante jeune femme, couper le pain pour la soupe, arranger les portions de viande, et servir eux-mêmes, avec une joie visible, ces pauvres hôtes que la Providence leur envoyait. Dès que les bâtiments de l'hôpital furent prêts, ils y placèrent quarante malades, et commencèrent ces fonctions charitables qu'ils devaient continuer jusqu'à leur dernier souffle. Tous les deux servaient les malades, sans se rebuter des détails les plus pénibles, et, après les avoir servis, ils priaient avec eux, mangeaient avec eux, ne les quittaient jamais enfin, excepté lorsque le comte donnait quelques heures à ses affaires, et que la comtesse, pour défendre son esprit, se retirait dans sa chambre et faisait un peu de musique. M. de La Garaye devint, par l'expérience et l'étude, très-habile chirurgien; sa femme acquit, comme oculiste, une véritable renommée, et de toutes parts on lui amenait des malades qu'elle soignait avec une habileté rare et la charité la plus touchante. Elle aimait à s'occuper des enfants, quelque affreuses que fussent leurs maladies, et elle leur rendait ces services de mère d'un air si doux et si satisfaisant, que souvent, de jeunes dames, qui étaient venues la voir par curiosité, essayaient d'imiter ce qui semblait la rendre si heureuse.

Elle rendait mille bons offices à ses malades, et toujours ses manières offraient la même grâce et le même empressement. On comprend que des vues humaines ne suffisaient pas pour nourrir ce feu sacré; quelle que fût sa tendresse pour son mari, l'amour de Dieu, *plus fort que la mort*, la dominait et inspirait seul ces sacrifices héroïques. Cet amour était soutenu, chez madame de La Garaye, par les pratiques d'une piété fervente et d'une grande pénitence; toujours elle aurait voulu que son mari s'épargnât, et assumer sur elle seule les veilles, les jeûnes et les austérités. C'est là le seul motif de discussion qui se soit jamais élevé entre eux, car leur union, déjà si tendre, l'était devenue plus encore depuis que la charité en avait resserré les nœuds et que de sublimes espérances en avaient étendu l'avenir.

L'hôpital, quelque considérable qu'il fût, puisque pendant quarante ans on y reçut constamment de cent à cent dix malades, n'absorbait pas absolument les pensées et la compassion des deux époux. Ils continuaient à nourrir cent pauvres; ils donnaient des vêtements à tous les malheureux de leur terre; ils payaient des mois de nourrice, donnaient des dots aux jeunes filles, et réparaient les églises rui-

nées par les guerres ou le temps. Aucune bonne œuvre ne leur demeurait étrangère. Un contemporain, qui les avait vus fréquemment et de près, M. de La Barthe, évêque de Saint-Malo, écrivit à propos des deux époux :

« Leur charité est connue de tout le monde; tous les jours, toutes les heures, tous les instants de leur vie ont été consacrés à cette vertu. Leurs pensées, leurs projets, leurs actions n'avaient qu'elle pour fin. Elle était en eux si abondante et si généreuse, répandue sur tant de différentes personnes, et s'étendant à tant de besoins divers, que la mémoire ne s'en perdra jamais, quand même les pieux établissements qu'elle leur a inspirés cesseraient de subsister. »

Jamais, ajoute-t-il plus loin, les malades ne furent traités avec autant de respect et de délicatesse; jamais on ne combla les malheureux d'aussi douces attentions; la comtesse, surtout, portait dans ses actions et dans ses paroles la grâce et le charme qui lui étaient naturels. On sentait que le cœur était de la partie, alors que tous deux s'empressaient autour de ces pauvres gens, en qui, pour leur foi vive, se cachait le Sauveur lui-même.

Quarante-cinq ans s'écoulèrent dans ces pieux labours, sans que jamais la résolution des deux époux ait fléchi, sans que jamais l'union si tendre et si intime qui existait entre eux se soit ralentie. Dieu demanda à madame de La Garaye le plus grand des sacrifices : elle vit mourir cet époux si cher, son unique affection terrestre, son guide et son appui dans les voies de la perfection chrétienne; elle eut la consolation de le soigner jusqu'au dernier instant, et ne lui survécut que pour continuer son œuvre. Surmontant sa douleur, elle continua ce genre de vie qui lui retraçait sans cesse le souvenir de l'ami qu'elle avait perdu, et il semblait aux malades, aux pauvres, en la voyant sans cesse parmi eux, que M. de La Garaye vivait encore. Ce fut là l'unique consolation qu'elle goûta dans sa profonde douleur : prier pour son mari et le remplacer auprès des pauvres qu'il avait tant aimés.

Elle ne lui survécut que deux ans, et le 20 juin 1757, elle expira tranquille et pleine de joie, à l'âge de soixante-seize ans. Elle fut ensevelie dans le cimetière de Taden, auprès de M. de La Garaye, et au milieu des pauvres, qui, au jour de la résurrection, les conduiront au royaume éternel.

L'hôpital de La Garaye, témoin de tant de bonnes œuvres, n'existe plus; on visite encore, près de Dinan (Côtes-du-Nord), la ruine pittoresque du château qui vit tour à tour les plaisirs et l'admirable dévouement de M. et madame de La Garaye (1).

(1) Cet article est tiré des *Servantes de Dieu*, de madame Bourdon. Chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte.



BIBLIOGRAPHIE.

ASTRONOMIE ET MÉTÉOROLOGIE

A l'usage des jeunes personnes

D'APRÈS ARAGO, LAPLACE, ETC.

Par M^{lle} ULLIAC-TRÉMADEURE (1).



L'OUVRAGE dont nous allons vous dire un mot, comble, dans le cours d'instruction des jeunes filles, une véritable lacune; il ne s'adresse, on le comprend de reste, qu'à celles qui ont poussé leurs études jusqu'au degré supérieur, et dont l'esprit a acquis les connaissances préliminaires qui, aujourd'hui, font partie d'une éducation libérale et distinguée. Mademoiselle Ulliac a conçu son livre d'après un plan ingénieux; elle raconte à l'élève les essais, les tâtonnements, les investigations de ceux qui, les premiers, se sont occupés de l'étude des cieux; elle suit pas à pas les progrès de la science: commencée avec les hommes qui ignorent et qui cherchent, la marche de l'ouvrage amène la lectrice à connaître successivement les travaux admirables, les applications lumineuses que le génie humain a enfantées; elle lui fait connaître les découvertes des Kopernic, des Képler, des Galilée, des Newton, des Laplace, des Humboldt, des Arago.

Nous ne conseillons pas à toutes les jeunes personnes indistinctement, l'étude de l'astronomie, ni de l'histoire naturelle, ni de la physique, ni de la chimie; les positions doivent être consultées, et aussi les caractères; si ce léger bagage de science enfle l'esprit, pousse à la vanité et au mépris des occupations domestiques, une mère prudente le retranchera; mais une jeune fille sérieuse, nourrie dans la religion et dans les sentiments élevés, puisera dans la contemplation de la nature un plus vif amour du Créateur; en regardant les astres, elle songera à Celui qui les a créés, à Celui devant qui, selon la belle expression de l'Ecriture, *les étoiles sont heureuses de luire*, et sa faible science sera un grain d'encens de plus ajouté aux actes de son culte et de son adoration.

(1) Un beau volume in-8° avec gravures, prix 3 fr. 50. Et franco par la poste, 4 fr. Chez E. Maillat, 15, rue Tronchet.

PHÉNOMÈNES ET MÉTAMORPHOSES,

ou

Causeries sur les papillons, les insectes et les polypes,

Ouvrage à l'usage des jeunes personnes

Par M^{lle} ULLIAC-TRÉMADEURE (1).

Les réflexions qui précèdent peuvent s'appliquer à ce second ouvrage, qui raconte quelques-unes des plus surprenantes merveilles du monde animal. — Sous une forme agréable et piquante, il renferme des notions précises et étendues sur des phénomènes qui s'accomplissent la plupart sous nos yeux, sans que nous y prenions garde.

D'une lecture plus facile que le livre sur l'*Astronomie*, l'ouvrage que nous annonçons plaira davantage et à un plus grand nombre; on y retrouve la clarté et la correction qui se sont remarquer dans tous les écrits de l'estimable auteur.

AU CIEL ON SE RECONNAIT

Par le P. BLOT (2).

— 300 —

Nous sommes un peu en retard avec cet excellent petit livre, dont plusieurs milliers d'exemplaires ont été enlevés en un mois. Quoi de surprenant dans cet empressement! tant d'âmes sont plongées dans la tristesse, tant de familles sont vêtues de deuil, tant de cœurs ont besoin de consolation qu'un livre qui ranime les espérances éternelles devait être accueilli comme un ami, et que cette doctrine suave, appuyée sur la foi, devait tomber comme un baume sur des âmes blessées. Il est impossible, en effet, en lisant ce petit livre, de ne pas sentir s'épanouir son cœur à un souffle céleste, et de ne pas sentir ses larmes les plus amères séchées à l'aspect de ces beaux horizons de l'éternité. — Le P. Blot prouve, par les paroles et l'autorité des docteurs de l'Eglise, qu'au ciel les liens formés sur la terre ne seront pas rompus; que l'amour filial, l'amour con-

(1) Un beau volume in-8° avec de nombreuses gravures coloriées, prix 3 fr. 50. Franco 4 fr., à la même librairie.

(2) Un volume in-18, prix: 75 cent. A Paris, chez R. Ruffet, 38, rue Saint-Sulpice.

jugal, l'amour maternel, l'amitié, arrivés à un état de perfection, y contribueront à l'éternelle félicité des élus de Dieu. Au ciel on se reconnaît, au ciel on s'aime encore ; ceux-là seuls sont exclus de ces pures affections, qui n'ont pas aimé Dieu et qui se sont égarés à jamais dans les voies funestes ; ceux-là, Dieu les repousse, et leurs amis ne peuvent plus les chérir. Mais ces amis, ces époux, ces familles entières qu'une sainte communion de foi et d'espoir a liés sur la terre, qui se sont endormis dans l'attente de la résurrection, avec quelle joie ils se retrouvent ! avec quelles délices, au milieu de ce monde inconnu que *l'œil n'a point vu*, dont l'esprit de l'homme n'a pu pressentir la gloire, ils se revoient, ils recommencent une vie d'amour et d'un amour éternel ! Ce sont là les célestes vérités qui consolent ceux qui, à genoux sur un tombeau, prient, les yeux levés au ciel. Mais laissons parler le pieux auteur :

« Pleinement jouir de ce que nous avons aimé saintement sur la terre, c'est donc le ciel pour nous. Jouir de Dieu constitue la béatitude essentielle ; jouir des créatures, la béatitude accidentelle.

» Cette jouissance de l'être créé, sans cesser d'être secondaire, devient elle-même pour notre cœur une douce consolation, dès que la mort nous ravit ceux que nous aimions le plus, et que Dieu nous envoie, pour modérer nos regrets, l'espérance de les revoir, de les reconnaître, de les aimer encore tout spécialement dans le ciel et d'en recevoir les témoignages d'une spéciale affection... Oui, le frère reconnaît le frère, le père ses enfants, l'épouse son époux, l'ami son ami, le martyr son compagnon d'armes, l'apôtre son collègue dans l'apostolat, tous nous nous connaissons tous, afin que l'habitation de tous en Dieu soit rendue plus joyeuse par ce bienfait, ajouté à tant d'autres, celui de nous reconnaître les uns les autres...

» Le chrétien n'a pas besoin de passer le fleuve de l'oubli pour parvenir au repos éternel. Le saint n'y perd jamais la mémoire du moindre de ses triomphes, ni du plus obscur de ses mérites. Cette main gauche qui ne sait pas aujourd'hui le bien que fait notre main droite, le saura dans le ciel et s'en réjouira éternellement. Tout le bien que nous aurons opéré revivra dans notre mémoire, avec une fraîcheur et une vivacité de sentiment que nous n'aurons jamais connue. Nous garderons le souvenir de nos épreuves intérieures, nous garderons le souvenir de nos douleurs physiques et de tous nos travaux. Qu'il nous sera doux de repasser alors par la pensée sur tous ces sillons des temps, où les larmes de nos yeux et la sueur de nos membres tombèrent comme une rosée féconde, pour enrichir la moisson

de nos mérites éternels ! Mais quoi ! tous les heureux habitants du Paradis, dans leurs entretiens intimes, ne se révéleraient pas une seule circonstance qui leur apprît qu'ils furent ici-bas contemporains, parents, voisins ou amis ? C'est impossible ! sans cette admirable harmonie de la connaissance et de l'amour, le ciel serait sans joie. N'y allumez que le flambeau de la science, sans le foyer de la charité, et la jalousie y étendra ses réseaux, comme ici-bas. Sans l'amour, rien ne ferait contre-poids à l'inégalité, parce qu'on cesserait de posséder en autrui ce qu'on n'a pas en soi-même, et sans la lumière, rien ne consolerait de la fin malheureuse d'un être chéri, infidèle au rendez-vous, parce qu'on ne verrait plus ni les décrets de l'éternelle justice, ni la marche de l'aimable Providence...

» Le ciel offrira un spectacle non moins touchant qu'admirable. Comme la première personne de l'auguste Trinité se penche vers la seconde et lui dit : *Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui* ; comme la seconde dit à la première, avec l'accent de la piété filiale : *Mon Père, Père juste, Père saint, que ceux qui m'ont été donnés par vous soient un comme nous sommes un* (Jean, XVII), ainsi une créature humaine se penchera vers une autre créature humaine pour lui dire avec attendrissement : — Mon fils ! mon enfant ! ma fille ! Et du cœur de celle-ci montera ce cri d'amour : « Mon père ! » Comme le Fils unique de Dieu se réjouit de pouvoir dire à une femme : Vous êtes ma Mère ! de même d'innombrables élus tressailleront d'allégresse en disant aussi à une femme : Ma mère !

» Cette certitude d'une union spéciale avec nos parents dans l'éternité bienheureuse est une consolation si pure et si douce, que les saints eux-mêmes en ont fait leurs délices. Par tous les vents du ciel, de l'orient, du midi, de l'occident et du septentrion, nous arrivent des voix qui témoignent de cette vérité. »

L'auteur cite à ce sujet les paroles éloquentes des saints les plus savants et les plus initiés aux mystères éternels. Rien n'est plus doux et plus rassurant que cette doctrine, et ceux qui la professent dans leurs écrits sont la gloire de l'Eglise : leur pensée est une dans tous les temps, depuis les pères des premiers siècles jusqu'à la grande sainte Thérèse et jusqu'à Bossuet.

Bornés par l'espace, nous ne pouvons citer davantage, mais nous engageons nos lectrices à se procurer cet excellent petit livre ; c'est un ami fidèle, car elles pourront s'appuyer sur lui aux heures douloureuses, qui ne font défaut à aucune existence ici-bas.

M. B.



TYPES FÉMININS



La gloire, chez les femmes, ne peut venir que du cœur; toute la beauté de la fille du roi, dit la Sainte Écriture, est à l'intérieur, et c'est là ce qui les élève au-dessus de l'homme, qui peut être grand sans être bon, qui peut devenir illustre sans avoir été vertueux.

César était-il bon? Alexandre ne mêla-t-il pas des crimes à ses grandeurs, et les actions les plus barbares à quelques traits touchants, où l'humanité se révèle? Cependant, ni les peuples immolés aux mânes d'Éphésion, ni le meurtre de Clitus, ni les débâches, ni les festins prolongés au delà de cette modération chère aux Grecs, n'ont empêché sa gloire, pas plus que les cruautés politiques du froid Octave n'empêchèrent la renommée d'Auguste. Et que d'autres on pourrait citer parmi les guerriers, les hommes d'Etat, les poètes, dont la vertu fut inférieure au génie! Mais il n'en est pas ainsi des femmes; et sauf quelques reines qui ont pesé sur l'histoire du monde, la coupable Sémiramis, la perfide Elisabeth, Catherine II, intelligente et dure comme le peuple sur lequel elle régnait, les femmes ne sont arrivées à l'immortalité que par la vertu, et c'est dans les douces affections domestiques, dans le dévouement au devoir, dans la résignation parmi les souffrances, dans la pitié envers Dieu et la tendresse fidèle envers leurs proches, que leur grandeur se déploie librement. Encore une fois, leur gloire vient de l'âme, et parmi elles, les noms qui ont survécu à l'oubli sont les noms respectés des filles pieuses, des sœurs dévouées, des épouses fidèles jusqu'à la mort, des mères héroïques et tendres, Ruth et Antigone, Andromaque, Éponine, Elisabeth de Hongrie, Cornélie, la mère des Macchabées et Blanche de Castille. Les écrivains anciens et modernes se sont plu à célébrer ces figures idéales, ces types angéliques de la femme, et c'est dans leurs écrits que nous irons chercher les traits les plus doux et les plus nobles, sous lesquels on ait représenté la femme dans sa quadruple expression : fille — sœur — épouse et mère. Comme le peintre athénien, nous ferons un portrait pour lequel poseront les créatures les plus belles et les plus pures qui aient passé sur la terre, et à qui la plume d'or des historiens et des poètes ait donné l'immortalité.

LA FILLE.

Fille, sœur, épouse, mère, ce sont, dit Plutarque, les noms les plus doux qui soient en la bouche des hommes, et celui de fille rappelle à la fois les qualités naïves de l'enfance, l'innocence, la soumission, le respect; et les vertus d'un âge plus avancé, le dévouement

et le sacrifice. A ce doux nom, on voit passer une cohorte de vierges, les unes obéissantes jusqu'à la mort, les autres immolant toutes les joies de la vie afin de réjouir ou de soutenir les vieux jours d'un père et d'une mère : Ruth, sur les pas de sa mère, quitte son pays et ses dieux; Iphigénie donne son sang; Antigone soutient les pas du vieillard aveugle; Cordélie erre dans la nuit et la tempête pour retrouver son vieux père; les filles de Milton lui lisent la Bible, Virgile et Homère; mademoiselle de Sombreuil lutte avec les assassins et fait couler dans ses veines un horrible breuvage; la jeune Sibérienne marche à travers les neiges pour demander la grâce de son père, et des millions d'autres, obscures, ignorées, dont le ciel seul a connu les nuits de veille, les jours de travail, l'humble obéissance, le respect tendre et la filiale pitié! Tous les poètes ont aimé ce sujet, qui présente les oppositions les plus touchantes : Euripide, Sophocle, Shakspere et leurs imitateurs ont peint sur le théâtre :

Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme
La nature elle-même a gravé dans notre âme;

et quoique de nos jours le sens moral ait baissé, quoique une éducation molle ait diminué l'autorité paternelle et l'amour filial, les noms de Ruth et d'Antigone trouveraient encore le chemin des cœurs.

La Bible est toujours simple et concise, elle expose le fait sans l'analyser, et elle indique d'un mot seulement la soumission d'Isaac, la tendresse de Joseph pour le vieux Jacob et le dévouement du jeune Tobie; pourtant elle accorde quelques détails à Ruth la Moabite.

Peut-être l'écrivain sacré a-t-il voulu faire comprendre ce qu'a de touchant et de beau l'attachement de cette jeune femme encore païenne à celle qui n'est pas sa mère, mais la mère de son époux; peut-être a-t-il voulu rehausser la grandeur morale de l'aïeule de David et du Messie; quoi qu'il en soit, le récit du livre saint est plein de charme :

« Alors que les Juges gouvernaient, la famine se fit sur la terre. Un homme s'en alla de Bethléem de Juda pour émigrer au pays des Moabites avec sa femme et ses deux enfants. Il s'appelait Élimélech, sa femme Noëmi; l'un de ses fils était Mahalon et l'autre Chéliou. Ils prirent pour épouses des femmes moabites, l'une s'appelait Orpha, l'autre Ruth. Ils y restèrent dix ans. Mahalon et Chéliou moururent tous deux, et la femme resta, ayant perdu ses deux enfants et son mari. Et elle se leva pour s'en aller du pays des Moabites dans sa patrie, avec ses deux bras, car elle avait entendu dire que le Seigneur avait jeté un regard sur son peuple, et lui avait donné la nourriture. Elle

sortit donc du lieu de son émigration avec ses deux brus, et quand elle fut sur le chemin qui retourne vers la terre de Juda, elle leur dit : « Allez dans la maison de votre mère; que le Seigneur vous fasse miséricorde comme vous avez fait à ceux qui sont morts et à moi-même. Qu'il vous accorde de trouver le repos dans la demeure des époux qui seront votre partage ! » Et elle leur donna son baiser maternel; leur voix devint faible, elles se mirent à pleurer. Elles dirent : « Nous irons avec vous vers votre peuple. Et elle leur répondit : « Retournez, mes filles, pourquoi venir avec moi? Non, je vous en prie, mes filles; votre détresse m'accable plus que la mienne, et la main de Dieu est sortie contre moi. » Leur voix s'affaiblit, et de nouveau elles se mirent à pleurer. Orpha donna le baiser d'adieu à sa belle-mère, et s'en alla; Ruth s'attacha de ses bras à sa belle-mère. Noëmi lui dit : « Votre sœur est retournée vers son peuple, allez avec elle. » Ruth lui répondit : « Ne vous iritez pas contre moi; partout où vous irez, j'irai; partout où vous vous arrêterez, je m'arrêterai; votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu mon Dieu. Le lieu où vous mourrez me verra ensevelie. Que le Seigneur ne me fasse pas miséricorde, si autre chose que la mort me sépare de vous ! (1). »

Jamais la vertu n'eut un plus touchant langage, jamais un entier dévouement ne s'exprima avec une simplicité plus sublime. Ruth se donne tout entière, et elle ne demande qu'une chose, c'est qu'on l'accepte. Humble, petite à ses propres yeux, cette pauvre glaneuse ne savait pas que la parole de son cœur traverserait les siècles, et serait à jamais le langage par lequel s'exprimerait l'abnégation la plus absolue. *Votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu !* et ce Dieu, dont l'amour filial lui a enseigné la loi, la couronnera de l'aurole d'une auguste maternité : la Moabite devient l'épouse de Booz; son fils, Obed, est l'aïeul de David, et de cette race bénie sort Jésus-Christ. Plusieurs fois l'année, nous entendons chanter à l'autel la généalogie de Jésus Christ selon saint Mathieu, et le nom de Ruth évoque le souvenir de sa piété filiale et des récompenses éternelles dont elle fut comblée. En lisant le récit de l'Écriture Sainte, on ne peut se représenter Ruth que sous les plus aimables traits : elle est douce, modeste, ingénue, aimable comme Rachel, fidèle comme Sara, laborieuse comme la femme forte; les plus grands sacrifices n'étonneraient pas son courage, mais tout éloge étonnerait sa candeur.

Innocente, ingénue aussi, mais plus fière et plus triste nous apparaît Antigone : la fatalité de sa race pèse sur elle, mais elle répare, à force de noblesse et de vertu, la tache dont le destin l'a souillée. Le poète de l'Attique, Sophocle, s'est plu à rassembler dans ce personnage les traits les plus touchants et les plus nobles du caractère de la femme, ceux d'un dévouement passionné à tous les devoirs de la nature, et, comme le remarque M. Patin, dans sa belle étude sur les *Tragiques Grecs*, par un contraste frappant, c'est dans une race incestueuse que se développent ces vives et pures affections de la naissance et du sang : la volonté humaine, dans l'âme d'Antigone, est supérieure à ces lois tyranniques de la nécessité qui ont asservi et flétri sa famille.

(1) Ruth, I.

Elle apparaît au début de l'*Oedipe à Colonne* (1); on la voit guidant les pas du vieillard, que Polynice a chassé de Thèbes, et la pièce s'ouvre par des vers célèbres chez les anciens :

« Fille d'un vieillard aveugle, Antigone, en quel lieu sommes-nous arrivés? près de quelle ville? De qui l'errant Oedipe recevra-t-il aujourd'hui les tristes dons de la pitié? Oedipe demande peu et obtient moins encore... »

Ducis, que l'on dédaigne trop aujourd'hui, a imité ce dialogue :

Ma fille, assez longtemps j'ai gémi sur la terre,
Vois ces tremblantes mains, vois ce corps épaissi!

ANTIGONE.

Sous le fardeau des ans il n'est point affaîssé.

OEDIPÉ.

Ah! je n'en sens pas moins leur nombre et ma faiblesse.

ANTIGONE.

Les dieux vous donneront la plus longue vieillesse.

OEDIPÉ.

Ma fille, hélas! pardonne!

.... Et qui jusqu'à ce jour

M'a montré plus que toi de constance et d'amour?

Ton sort me fait frémir.

ANTIGONE.

Mon sort! je le préfère

A l'hymen le plus doux, au trône de mon frère!

Hélas! c'est à mon bras que le vôtre eut recours.

Si mon sexe trop faible a borné mes secours,

Par ma tendresse au moins j'ai calmé vos alarmes.

J'ai soutenu vos pas, j'ai recueilli vos larmes.

Hélas! pour vous nourrir, j'ai souvent mendié

Les refus insultants d'une avaro pitié :

Il semblait que le ciel, adoucissant l'outrage,

Aux malheurs de mon père égalât mon courage.

Seule, au fond des déserts, j'ai marché sans effroi,

Croyant avoir toujours vos vertus près de moi.

Vos ennuis sont les miens, ma douleur est la vôtre.

Nous seuls, nous nous restons, consolés l'un par l'autre,

L'univers nous oublie : ah! recevons du moins

Moi, vos tristes soupirs, et vous, mes tendres soins.

Que Thèbe à vos deux fils offre un trône en partage,

Vous suivre et vous aimer, voilà mon héritage!

C'est Ruth encore, mais Ruth au comble du malheur, attachée aux pas d'un vieillard, dont le crime involontaire a rempli la Grèce de terreur; ils sont proscrits tous deux, tous les deux repoussés, et si le dévouement d'Antigone est aussi tendre que celui de la Moabite, il doit aux excès du malheur une teinte plus énergique et plus déchirante. Jusqu'au dernier moment, elle s'attache à son père, elle le défend contre les Athéniens, que la présence du parricide remplit d'horreur. Sœur aussi tendre que fille admirable, elle implore à genoux le pardon de Polynice, et lorsque les dieux ont décidé du destin d'Oedipe, elle le suit jusqu'au temple des Euménides, elle le presse dans ses bras, elle l'arrose de ses larmes, et la foudre seule, en tombant, les sépare. Telle est l'Antigone dont les Grecs nous ont laissé l'image, et dont Oedipe a dit, dans les beaux vers de Ducis :

(1) *Oedipe Roi*, *Oedipe à Colonne* et *Antigone* forment une trilogie dont Sophocle est l'auteur.

Oui, tu seras un jour chez la race nouvelle
De l'amour filial le plus parfait modèle.
Tant qu'il existera des pères malheureux
Ton nom consolateur sera sacré pour eux !

On ne peut concevoir, en effet, un sort plus déplorable que celui d'Oédipe, ni une consolatrice plus tendre que cette jeune fille, son enfant et sa sœur à la fois, qui a abandonné tous les biens de la terre pour le suivre, et qu'un dévouement opiniâtre a attaché aux pas de celui que les villes craignent de recevoir dans leur enceinte, et devant qui se ferment les temples et les palais.

Les Grecs, dont la lyre enchantée a redit surtout les sentiments simples et purs, nous ont laissé un délicieux tableau de l'affection filiale dans le dialogue d'Iphigénie et de son père. Rien n'est plus navrant que le contraste de l'amour ingénu de la jeune fille et des noires pensées qui agitent Agamemnon.

IPHIGÉNIE.

J'accours, ô mon père ! je veux te presser contre mon cœur après une si longue absence. Je brûle du désir de te voir. Ne t'en fâche pas.

AGAMEMNON.

Eh bien ! ma fille, satisfais ton désir : tu as toujours aimé ton père plus que tous les autres enfants auxquels j'ai donné le jour.

IPHIGÉNIE.

O mon père ! quelle est ma joie de te revoir après un si long temps !

AGAMEMNON.

Il en est de même de ton père : les sentiments que tu exprimes sont aussi les miens.

IPHIGÉNIE.

Que tu as bien fait, mon père, de m'appeler auprès de toi !

AGAMEMNON.

Je ne sais, ma fille, si je dois m'en féliciter ou non.

IPHIGÉNIE.

Hélas ! quels regards inquiets tu jettes sur moi, après avoir paru si joyeux de me revoir !

AGAMEMNON.

Un roi, un général a bien des soucis.

IPHIGÉNIE.

Sois à moi en ce moment, et laisse-là tes soucis...

AGAMEMNON.

Une longue absence va nous séparer encore.

IPHIGÉNIE.

Je ne comprends pas tes paroles, ô père chéri, je ne les comprends pas !

AGAMEMNON.

Plus tes paroles sont sensées, plus tu m'attends.

IPHIGÉNIE.

Eh bien ! j'en dirai d'in-ensées, si je puis t'égayer ainsi.

AGAMEMNON.

Ah ! dieux ! je ne puis me taire... c'est bien, ma fille.

IPHIGÉNIE.

Reste dans ta patrie, mon père, avec tes enfants.

AGAMEMNON.

Je le voudrais, mais je ne puis ce que je veux, et j'en gémis !

IPHIGÉNIE.

Périssent les combats et les maux dont Ménélas est l'auteur !

Cette scène charmante par la peinture naïve des affections domestiques prélude à celle où Iphigénie, avec une tendresse si soumise, s'efforce de désarmer son père :

« Je ferai parler ma seule éloquence, mes larmes ;

c'est tout ce que je puis. Comme une suppliante, je presse contre tes genoux ce corps que celle-ci a mis au monde pour toi... La première, je t'appelai du nom de père, et tu m'appelas ta fille ; la première, assise sur tes genoux, je te donnai et je reçus de toi de tendres caresses. Tu me disais alors : « Te verrai-je, ma fille, dans la maison d'un époux, vivre florissante, comme il est digne de moi ? » Et je te répondais, suspendue à ton cou, et pressant ton menton que ma main touche encore : « Et moi, mon père, te recevrai-je à mon tour dans la douce hospitalité de ma maison, et rendrai-je à ta vieillesse les tendres soins qui ont nourri mon enfance ? »

Mais lorsqu'elle a vu que ses efforts sont inutiles, qu'Agamemnon ne peut résister à la volonté de l'armée, elle se relève, et la soumission filiale, le bonheur d'obéir encore à son père chéri en mourant, succèdent à ses prières : « Je me donne à la Grèce, s'écrie-t-elle, immergez-moi, guerriers, et, couverts de mon sang, courez renverser Troie, ses ruines seront les monuments éternels de ma gloire ; ce seront mes enfants, mon hymen, mon triomphe (1) ! »

La fille de Jephthé, sacrifiée par le vœu imprudent de son père, se soumet aussi avec une religieuse obéissance que la Bible dit en peu de mots :

« Jephthé, l'ayant vue, déchira ses vêtements, et lui dit : — Hélas ! ma fille, vous m'avez trompé, et vous vous êtes trompée vous-même, car j'ai fait un vœu au Seigneur, et je ne puis manquer à ma promesse.

» Sa fille lui répondit : — Mon père, si vous avez fait vœu au Seigneur, après la vengeance et la victoire qu'il vous a accordée sur vos ennemis, faites de moi ce que vous avez promis (2). »

La gloire de son père l'occupe seule ; on ne peut voir, dans une situation aussi terrible, une réponse plus délicate et plus aimable. Iphigénie, en *Aulide* immolée, et cette vierge d'Israël, dont l'histoire n'a pas gardé le nom, peignent la soumission filiale, Ruth peint la tendresse, Antigone le généreux dévouement, c'est à une création tout à fait idéale que nous demanderons le type du respect de l'enfant envers un père injuste, envers un père privé de sa raison. Cordélie, éprise de la vérité, n'a pu orner ses sentiments de discours flatteurs ; elle a dit à son père qu'elle l'aimait comme elle le devait, tandis que ses sœurs, Régane et Gonneril, jurent qu'elles l'aiment plus que la lumière, plus que l'honneur, plus que Dieu. Elle est déshéritée et bannie, et le pauvre vieillard se dépouille de tous ses biens en faveur de ses filles perfides. Bientôt elles chassent de leur palais ce père dont elles n'attendent plus rien ; il erre au milieu de la nuit, de la tempête, son cœur est navré et sa raison égarée. C'est alors que Cordélie le retrouve, et qu'elle lui prodigue ces marques de respect et de compassion qui reconnaissent l'autorité sacrée du père dans le vieillard errant et insensé :

CORDÉLIE.

O mon père bien-aimé ! que le contact de mes lèvres porte la guérison de ton intelligence, et que ce baiser répare le mal affreux qu'ont fait mes deux sœurs à ta personne sacrée ! Quand tu n'aurais pas été leur père, ces cheveux blancs n'auraient-ils pas dû commander leur pitié ?..

(1) Euripide.

(2) Juges, XI.

Ce visage était-il fait pour être exposé à la fureur des autres, aux terribles détonations de la foudre?

(Le vieillard s'oeille et regarde autour de lui.)

Où ai-je été? où suis-je?

Cordélie, se jetant aux genoux de son père.

Oh! regardez-moi, seigneur, étendez sur moi vos mains pour me bénir!

LEAR.

Il me semble que je vous connais... cependant, je doute encore : car j'ignore en quel lieu je suis, et j'ai beau interroger ma mémoire; je ne me rappelle pas avoir jamais porté ces vêtements; j'ignore aussi où j'ai passé la nuit dernière. Vous allez rire de moi, mais, aussi vrai que je suis homme, je crois reconnaître dans cette femme ma fille Cordélie.

Cordélie.

Et je la suis aussi, je la suis.

LEAR.

Tes larmes mouillent-elles? oui, en vérité! Je t'en prie ne pleure pas. Je sais que tu ne m'aimes pas, car tes sœurs, autant que je me le rappelle, m'ont fait du mal; tu as des motifs pour me haïr, toi; elles n'en ont point!

Cordélie.

Je n'en ai aucun moi-même, aucun!

Ses paroles, plus douces que l'harmonie de la harpe de David, calment la folie du vieillard, il redevient lui-même; mais quand, au dernier acte, il voit sa fille morte dans ses bras, morte pour lui; la raison et la vie le quittent à la fois. Cordélie a tenu sa promesse; elle a aimé comme elle le devait.

On le voit, le devoir envers les parents, que Dieu a gravé dans les cœurs des hommes et sur les tables de la Loi, a inspiré les génies les plus nobles, soit qu'ils aient célébré des êtres qui ont existé, soit qu'ils aient créé un type idéal; c'est surtout la piété filiale de la femme, faible par sa nature, forte pour son devoir, qui les a touchés. Les auteurs anciens semblaient goûter, plus que les modernes, le charme de ces sentiments simples et purs; les grands poètes de notre ère ont chanté de préférence les passions, et dans la femme ils ne voient qu'un seul sentiment, éphémère et passionné, qu'elle peut inspirer et ressentir. Le divin hommage, rendu à la simple vertu, se trouve rarement dans le Tasse, le Camoëns, Milton ou Klopstock; Racine et Corneille même ont fait de leurs héroïnes des amantes plutôt que des filles ou des épouses. Et cependant quel magnifique langage n'auraient-ils pas tous les deux prêté à la plus sublime vertu!

Pour composer le portrait de la fille dans sa tendresse, son abnégation, sa soumission et son respect, nous n'avons eu recours, on le voit, qu'à la Bible, aux Grecs et à Shakespeare, qui, à force de génie, se rapproche parfois de la simplicité antique. Les nobles traits de piété filiale dont les âges modernes ont été les témoins, n'ont pas eu de chantes; les nombreux dévouements que la France a vus à l'époque de la Terreur, sont trop rapprochés de nous pour qu'on ait pu les idéaliser...

Il est cependant des livres, placés entre toutes les mains, dans lesquels l'amour qu'on doit à ses parents est traité toujours d'une manière aussi vraie que touchante. Ces livres sont ceux de Walter Scott. Toutes les créations féminines de l'Arioste écossais se distinguent par ce respect profond de l'autorité paternelle : prenez Diana Vernon, Rebecca, Isabelle Wardour, la timide Lucie de Lammermoor, la belle Catherine Glover, et vous trouverez, dans des positions diverses, des filles également fidèles à leur devoir, et, d'ordinaire même, le roman repose sur une lutte entre les entraînements du cœur et les obligations du respect filial. Ce sentiment élevé assure à Walter Scott une supériorité incomparable sur les romanciers de notre temps et de notre pays.

Les institutions anciennes s'écroulent, mais la femme est la gardienne de l'autel domestique. Pendant que les fils errent loin du foyer paternel, que les plaisirs ou l'ambition les empêchent de rendre à de vieux parents les soins que leur enfance a reçus, les filles restent, et les douces obligations filiales reposent sur elles. Qu'elles en soient heureuses et fières, qu'elles acceptent cette noble part d'héritage, consoler, réjouir les dernières années d'un père et d'une mère; qu'elles acquittent la dette de la famille entière, que dans les soins délicats de tous les jours, elles portent la tendresse intime de Ruth et d'Antigone, aussi aimables, mais moins malheureuses, et plus d'un père pourra leur appliquer les vers de Ducis :

Mes filles, c'est à vous, à vous, que j'ai recours
Pour jeter quelques fleurs sur la fin de mes jours.
Oui, je rends grâce au ciel qui m'a donné des filles!
Tous ces ingrats bien-tôt ont quitté leurs familles,
Vous, pour notre bonheur, vous restez près de nous.
Le ciel nous fit exprès pour consoler les pères! (1)

(1) Ducis, *Abufar*.

M. B.

LE PRIX D'APPRENTISSAGE



es époques des grandes spéculations sont aussi celles des catastrophes financières et, jamais plus qu'au dix-neuvième siècle, il n'y eut de ces revirements de fortune qui causent toujours une sorte de stupeur.

M. Darbot, un de nos agents de

change les plus osseurs, avait vu, maintes fois, le succès couronner ses audaces, et cela l'avait rendu plus téméraire; aussi, pour lui comme pour tant d'autres, sonna l'heure fatale de la ruine absolue.

M. Darbot n'était point seul au monde; il avait une femme et deux petites filles, Madeleine et Cécile; âgées de sept et huit ans, à l'époque où la fortune de

leur père se trouvait à son apogée, c'est-à-dire la veille du jour où un coup de bourse la devait réduire à néant.

Madame Darbot, orpheline de père et de mère, lorsqu'elle s'était mariée, avait apporté en dot à M. Darbot un magnifique immeuble, boulevard des Capucines, et un autre à Villiers-sur-Marne.

La maison de Villiers était une habitation confortable avec un jardin magnifique et les plus beaux arbres de la contrée. Cette maison résumait pour madame Darbot ses plus chers et plus doux souvenirs : elle y avait fait sa première communion, elle s'y était mariée, et y avait allaité ses enfants ; c'était dans les allées sablées du parc de Villiers que Madeleine et Cécile avaient essayé leurs premiers pas. A Villiers, Madeleine et Cécile avaient grandi ; les belles couleurs roses de leurs joues, l'éclat de leurs yeux bruns, le carmin de leurs lèvres, madame Darbot affirmait que c'était à l'air pur de Villiers que ses filles en étaient redevables ; aussi, avait-elle pour Villiers une passion et presque un culte.

Cependant, lorsque le malheur vint fondre sur eux, madame Darbot qui, d'après les clauses de son contrat aurait pu garder sa maison de Villiers aussi bien que son immeuble du boulevard, voulut que tout fût vendu afin que, du moins, l'honneur du nom restât sans tache.

Madame Darbot disait, qu'unis dans la prospérité, à plus forte raison devait-on l'être dans l'adversité, et que pour la femme retirer sa dot de la caisse de son mari, alors que le terrible déficit s'y vient asseoir c'est comme pour le soldat, abandonner son frère d'armes tombé dans une embuscade ! Tout fut donc vendu, la belle maison de Paris et les grands arbres de Villiers, aussi bien que les diamants, l'argenterie, les tableaux précieux et les livres. Par ce moyen, aucune des personnes qui avaient eu confiance en M. Darbot n'eut le droit de se plaindre ; lui seul, toutes choses réglées, se trouva vis-à-vis de la misère à partager avec une femme et deux enfants.

Il n'y résista pas !

Le jour où son dernier créancier, venu en tremblant et résigné à perdre les quatre cinquièmes des fonds remis par lui à la probité du financier, s'en retourna radieux avec la totalité de son argent, ce jour-là les forces de M. Darbot tombèrent ; une congestion cérébrale se déclara, et, quarante-huit heures plus tard, M. Darbot rendait le dernier soupir, au milieu d'un terrible accès de fièvre où, se croyant à la Bourse, il donnait des ordres d'une voix éclatante qui remplissait les assistants d'épouvante et d'horreur.

Si la mort ne faucha pas deux têtes d'un seul coup, il s'en fallut de peu !

La perte de sa fortune avait trouvé madame Darbot stoïque ; la mort de son mari la foudroya. On pourrait dire que la nécessité d'élever ses filles fut la seule chose qui retint son âme ici-bas.

Élever ses filles, hélas ! elle ne le put dans l'acceptation rigoureuse du mot.

Madame Darbot avait reçu une excellente éducation ; c'était à la fois une femme instruite et sensée.

On sait que l'un ne dérive pas immuablement de l'autre, qu'il y a les vraies et les fausses leçons, et qu'il ne suffit pas d'avoir la mémoire bourrée de faits et de dates pour posséder un jugement sain.

Le but de l'éducation, pourtant, n'est pas seule-

ment d'acquérir l'intelligence des choses du dehors, mais surtout d'apprendre à regarder en soi, d'apprendre à penser.

Madame Darbot était une femme de méditation.

Donc, nul plus qu'elle n'était capable d'élever ses filles.

Elle dut, néanmoins, résigner en d'autres mains ce devoir suprême. Ses nerfs fortement ébranlés avaient communiqué à tous ses organes une susceptibilité extrêmement douloureuse ; et non-seulement il devint de nécessité impérieuse qu'àuprès d'elle on ne parlât que bas, mais encore le jour lui dut être ménagé comme le bruit, sous peine de lui voir perdre la vue. Son intelligence seule ne fut pas atteinte et, malgré son terrible état, elle put, sinon être l'institutrice de ses filles, du moins rester leur guide.

Au nombre des domestiques de M. et madame Darbot, chacun avait pu voir une vieille demoiselle, mademoiselle Jeanne, un peu femme de chambre de madame Darbot avant son mariage et un peu femme de charge après ; cette double qualification lui servant de prétexte pour aller, venir, surveiller, gronder quand sa maîtresse ne réclamait pas ses services, et pour tirer l'aiguille avec une surprenante agilité, quand le ministère de l'intérieur lui laissait quelque répit.

Mademoiselle Jeanne, petite et maigre, était l'agilité en personne ; trottant menu, elle était toujours là où on l'attendait le moins ; elle voyait tout, entendait tout, et devinait le reste ; c'était l'effroi des parassent, des menteurs et des probités douteuses ; aussi, n'y eut-il jamais personnel plus proche de la perfection que celui de M. et de madame Darbot, au temps où ils avaient une maison et un personnel.

Lorsque tous les gens durent être congédiés et mademoiselle Jeanne à leur tête, celle-ci sourit, et ayant laissé partir les autres, loin de paraître disposée à les suivre, elle se mit à trotter menu selon son habitude, rangeant, époussetant, aux yeux étonnés de madame Darbot, et se préparant vaillamment à tenir lieu, non-seulement de femme de charge et de femme de chambre, mais encore de cuisinière et de marmite.

« Mademoiselle Jeanne, ne m'avez-vous pas comprise, lui demanda madame Darbot avec douceur et de sa voix à peine intelligible, où se trouverait-il quelque erreur dans votre compte ? »

— Je demande pardon à madame ; j'ai fort bien compris que madame faisait quelques réformes dans sa maison, et madame a grandement raison ; il n'y a point ici de quoi occuper tous ces fainéants ; une seule personne y peut suffire et avoir encore du loisir de reste ; même, si madame le permet, j'emploierai ce loisir à tricoter à mesdemoiselles de jolis jupons rouges rayés de blanc ; c'est chaud et très-bien porté ; j'en ai vu aux Tuileries, l'hiver dernier, à mesdemoiselles Poirier et des Étangs, les filles des amies de madame. Quant à une erreur de compte, madame n'en a jamais fait, madame est très-forte en arithmétique ; c'est un fait que j'ai constaté depuis longtemps. Je ne sais si mesdemoiselles auront la même aptitude, je ne le crois pas ; quand je veux leur apprendre la table de multiplication, elles se sauvent comme des oiseaux effarouchés, en riant de leur petit rire argentin, si joli à entendre.

— Mademoiselle Jeanne, reprit madame Darbot, je

vous en prie, ne me faites point répéter ces paroles d'adieu, si pénibles à prononcer quand elles s'adressent à une personne que, de longue date, on est habitué à aimer.

— Eh bien ! s'écria mademoiselle Jeanne, cessant d'aligner les chaises et de passer ses doigts dans les plis des rideaux, et se déterminant à une explication qu'elle sentait, d'ailleurs, ne pouvoir reculer, je demande pardon à madame, j'ai parfaitement compris que madame me traite comme les autres et comme eux me renvoie ! C'est que madame oublie, sans doute, que je n'ai ni amis ni famille et que, sans lui en demander la permission, je me suis attachée à elle et à mesdemoiselles comme le lierre s'attache au mur. Maintenant que je l'ai rappelé à madame et qu'il est bien entendu qu'il me serait absolument impossible de vivre loin de madame et de mesdemoiselles, comme au lierre sans le mur qui reçoit et soutient ses rameaux, j'ose espérer que madame sera assez bonne pour me permettre de lui continuer mes soins ; c'est une bouche de plus à nourrir, je le sais, et je sais aussi que le sort s'est montré bien sévère pour madame ; mais quand j'aurai tricoté les petits jupons rouges de mesdemoiselles, madame m'accordera peut-être la liberté d'en tricoter pour d'autres, et par ainsi... »

Madame Darbot ne laissa pas achever mademoiselle Jeanne. Le visage inondé de larmes silencieuses elle lui tendit la main et n'essaya plus de se dérober à un dévouement aussi entêté que généreux.

Mademoiselle Jeanne continua donc, ainsi que par le passé, à trotter, à nettoyer, à ranger, à raccommo-der, ajoutant à ces occupations diverses le département de la cuisine, où elle sut accomplir le journalier miracle d'une chère convenable à un bon marché fabuleux.

Il est vrai que, depuis vingt ans, chaque fois qu'elle avait touché ses gages, mademoiselle Jeanne avait effectué de petits placements à la caisse d'épargne, laissant les intérêts s'ajouter au capital, ce qui avait fini par former à la Banque une somme assez ronde ; et il est vrai aussi qu'outre qu'aucun chiffre ne se vint plus aligner au-dessous du total, comme des soldats bien appris derrière leur chef, à partir de la ruine de M. Darbot, mademoiselle Jeanne cessa de laisser ses intérêts se capitaliser.

Ce fut encore une chose que madame Darbot devina et qui fit que, du fauteuil où la clouait sa terrible maladie, elle ne levait point les yeux sur mademoiselle Jeanne que son regard ne fût chargé d'ardentes bénédictions.

A la table de multiplication, que mademoiselle Jeanne continuait de vouloir apprendre à Cécile l'espiègle et à la douce Madeleine, elle entreprit de joindre l'écriture, le catéchisme et un peu de grammaire. La grammaire, le catéchisme et l'écriture n'eurent pas auprès des petites filles plus de succès que la table de multiplication. C'était le seul chagrin de mademoiselle Jeanne.

Reconnaissons que mademoiselle Jeanne, qui s'entendait à beaucoup de choses, ne s'entendait pas le moins du monde au métier d'institutrice.

Madame Darbot en fut promptement convaincue et cela la fit songer.

Un papier noirci de chiffres et de propositions re-

tournées dans tous les sens, vint l'affermir dans une résolution qu'elle était en train de prendre.

Ces propositions et ces chiffres étaient évidemment de la main de mademoiselle Jeanne. Un examen scrupuleux faisait découvrir que, sur ce papier, la vieille fille avait entassé additions et soustractions, pour arriver à tirer une charge nouvelle d'un budget déjà surchargé ; c'est-à-dire pour arriver à tirer de la dépense du ménage la dépense d'un maître pour Cécile et Madeleine.

Mademoiselle Jeanne n'avait réussi qu'à moitié ; mais en trottinant de l'unique chambre où se tenait madame Darbot et où couchaient ses filles, à une autre chambre où un rideau dissimulait un fourneau et un charbonnier, où un second rideau cachait le lit de fer le plus exigü qu'il eût été possible à mademoiselle Jeanne de trouver, et où, enfin, une table de noyer et deux poupées indiquaient que cette chambre servait à la fois de cuisine, de salle à manger, de chambre de jeu pour les enfants et de chambre à coucher pour mademoiselle Jeanne, mademoiselle Jeanne eut une idée qui la fit trotter, plus vite, cherchant par terre après l'avoir inutilement cherché dans ses poches, le papier auquel elle avait confié ses calculs et où elle voulait ajouter une soustraction nouvelle aux soustractions déjà indiquées, la soustraction sur la dépense générale de son café et de sa part de viande. Mademoiselle Jeanne se sentait assez d'astuce, comme elle le disait en souriant tout bas, pour dérober cette privation à l'esprit observateur de madame Darbot.

Quand mademoiselle Jeanne eut fouillé tous les recoins d'en bas, elle leva les yeux pour scruter les encoignures d'en haut, ce qui fit quelle aperçut son petit papier dans les mains de madame Darbot. A cette vue, elle resta interdite et une subite rougeur colora son visage, d'ordinaire aussi blanc que ses coiffes.

« Madame n'y aura rien compris, pensa-t-elle, ensuite, et puis, par bonheur, mon nouveau calcul ne s'y trouve pas ! »

Tranquillisée par ces réflexions, mademoiselle Jeanne tournait sur elle-même, se disposant à la confection d'un gâteau au riz, — friandise économique, car elle est très-nourrissante, — dont les petites raffolaient, lorsque madame Darbot lui fit signe de s'approcher de son fauteuil.

« Mademoiselle Jeanne, lui dit-elle, n'y a-t-il point ici près une école mutuelle ? »

— Oui, madame, répondit mademoiselle Jeanne assez étonnée de la question ; même que la fille du concierge y va.

— Mademoiselle Jeanne, lundi, c'est-à-dire après-demain, vous ferez les démarches nécessaires pour y placer nos filles. »

Quand madame Darbot avait à faire fléchir quelque entêtement généreux de la dévouée servante, elle ne manquait jamais de se servir de cette appellation, nos filles, qui amenait sur le visage de mademoiselle Jeanne une certaine confusion rayonnante où se lisait une joie profonde.

Cette fois, cependant, le doux et ingénieux moyen n'eut pas son effet habituel ; autre chose retentit si fort aux oreilles de mademoiselle Jeanne, bien que madame Darbot parlât presque bas, que l'attention de mademoiselle Jeanne n'en put être détournée : ma-

dame Darbot avait pu songer à l'école mutuelle pour ses filles ! mesdemoiselles pourraient se trouver à l'école mutuelle côte à côte avec la fille de la concierge ! était-il possible que cette exorbitante idée fût éclosée dans l'esprit de madame Darbot ? non ! Elle, mademoiselle Jeanne, devait avoir mal entendu.

Mais madame Darbot, très-assurée que mademoiselle Jeanne ne pouvait suffire à ses filles en tant qu'institutrice, et que les faire élever sous ses yeux était impraticable, connaissant d'ailleurs ces écoles populaires pour les avoir visitées plus d'une fois, jadis, avec une dame inspectrice de ses amies, madame Darbot avait décidé que ses filles y entreraient et elle tint bon.

« Si nous mourions de faim, ma chère Jeanne, dit madame Darbot, je vous connais assez pour être certaine que vous n'hésiteriez point à aller mendier pour nous des bons de soupe et de pain.

— Sans doute, répliqua la courageuse vieille fille ; si, préalablement, Dieu m'avait envoyé l'infirmité.

— Eh bien ! reprit madame Darbot, le besoin d'acquiescer les connaissances que les plus humbles possèdent devient désormais aussi pressant pour Madeleine et Cécile que, dans l'autre cas, le serait le besoin de manger.

— Je le sais, madame, et je connais un maître qui...

— Le luxe d'un maître qu'on paie nous est absolument interdit !

— Je certifie à madame...

— Assez, chère Jeanne ; vous verrez la maîtresse de l'école lundi. N'en parlons plus ! »

Le ton de madame Darbot était tel qu'il n'admettait point de réplique. On se trouvait au samedi soir. Jusqu'au lundi, mademoiselle Jeanne resta plongée dans une sorte de stupeur. Le lundi, au matin, elle sortit de derrière son rideau, les yeux si rouges et l'air si morne, que les enfants lui en firent la remarque. Au lieu de leur répondre, les enfants l'entendirent murmurer des lambeaux de phrases tels que ceux-ci :

« Des enfants qui à leur baptême avaient des langues garnies de dentelle, on va les faire asseoir entre la fille du portier et celle de la fruitière du coin ! cela m'aurait coûté si peu de ne plus manger de viande et de ne plus prendre le café le matin !... Un maître ici, cela aurait été convenable ; tous les gens d'un certain monde, de notre monde d'autrefois, font élever leurs filles chez eux et ils ont grandement raison ; les filles ne doivent pas quitter la maison maternelle ! Les garçons c'est autre chose !... Quelle figure vont-elles faire, les pauvres mignonnes, au milieu de tous ces enfants ? Ah ! je n'aurais jamais cru que madame pût se résoudre à un tel abaissement ! »

Quoi que dit ou pensât la pauvre mademoiselle Jeanne, huit jours après le jour de l'inscription, Madeleine et Cécile entraient à l'école mutuelle.

Mademoiselle Jeanne leur avait mis de jolies robes de nankin brodées de noir, restes de leur ancienne splendeur ; elle avait relevé leurs cheveux nâtés avec des rubans bleus pour Madeleine la blonde, et roses pour Cécile, dont la chevelure était d'un beau châtain foncé ; enfin, elle leur avait attaché au cou un petit velours de même nuance que le ruban de leurs

cheveux. Elles vinrent ainsi embrasser leur mère avant le départ.

« Mademoiselle Jeanne, dit madame Darbot, dès qu'elle aperçut ses filles, ne vous avais-je pas priée de préparer pour les enfants deux grands sarreaux de percaline noire ?

— J'ai obéi à madame, répliqua mademoiselle Jeanne ; nous mettrons les sarreaux là bas.

— Chère mademoiselle Jeanne, il faut remplacer ces robes de nankin qui, ce soir, auraient perdu quelque peu de leur fraîcheur, par des robes plus simples et surtout de couleur plus sombre, et mettre les sarreaux tout de suite. De plus, point de rubans sur la tête ni de velours au cou !

— Je croyais que madame aimait à voir mesdemoiselles propres et bien tenues.

— Certes !

— Cependant, madame ordonne ?...

— Je vous prie, mademoiselle Jeanne, je n'ordonne point ; je vous prie d'habiller Madeleine et Cécile comme doivent l'être des enfants requérant d'une administration sage les bienfaits d'une éducation que leur mère regrette de ne leur pouvoir donner. »

Rien ne navrait plus mademoiselle Jeanne que d'entendre madame Darbot faire allusion au triste état de sa santé. Aussi, coupant court d'elle-même aux objections qui se présentaient en foule à son esprit, elle déshabilla et rhabilla les deux sœurs en silence et les conduisit à l'école.

En général, les enfants aiment la société des autres enfants et prennent promptement un assez vif intérêt aux études faites en commun.

L'enseignement public rachète presque par l'émulation qu'il excite les reproches qui lui pourront être adressés, en ce qui concerne les filles.

Cécile et Madeleine s'acclimatèrent donc assez vite dans leur nouveau milieu. En un temps assez court, même, elles obtinrent des succès qui leur valurent de tendres baisers de leur mère, mais que mademoiselle Jeanne trouvait trop naturels pour s'en montrer très-flattée. Selon son opinion, Madeleine et Cécile ne pouvaient manquer de l'emporter sur toutes les élèves de ces sortes de classes.

Plusieurs années s'écoulèrent, les jeunes filles grandissant et leurs aptitudes se développant selon le tempérament de chacune : Madeleine, tranquille en ses mouvements, n'avait pas de rivale pour le dessin linéaire et, rentrée chez sa mère, n'aimait rien tant que de s'essayer à peindre, tandis que Cécile, vive, remuante et un peu miss l'ordonne, non contente d'être monitrice à l'école, jouait encore à l'institutrice dans les récréations, ne trouvant nul autre jeu aussi fort de son goût.

L'espèce de vocation de Cécile plaisait à madame Darbot ; elle ne s'était jamais dissimulé que ses filles étaient appelées à gagner leur pain, et elle aimait à penser que l'enseignement primaire en offrirait les moyens à l'une d'elles.

Quant à Madeleine, le vif penchant qu'elle montrait pour tout ce qui était peinture et dessin donnait du souci à sa mère. L'art est d'une montée longue, et ce n'est guère qu'au bout du chemin que l'on recueille le fruit de ses peines. Comment le pauvre ménage soutiendrait-il Madeleine pendant les années qu'elle mettrait à atteindre son but, et comment lui procurer les professeurs qu'il lui faudrait ?

Mademoiselle Jeanne, qui avait d'abord poussé les hauts cris lorsqu'il avait été question de travail pour mesdemoiselles, mais qui, enfin, avait dû se soumettre à la raison et, surtout, à la ferme volonté de madame Darbot et redoutait que l'on en vint aux métiers d'aiguille, si misérables et si fatigants, applaudissait au choix des jeunes filles, et, afin de faciliter à Madeleine la route quelle désirait suivre, elle se mit sournoisement à pratiquer la réforme qu'elle avait projetée lorsqu'elle avait songé à soustraire mesdemoiselles à l'école mutuelle.

« Jeanne, dit un jour Madeleine (les enfants auraient causé un grand chagrin à mademoiselle Jeanne si elles ne l'avaient point tutoyée) Jeannette, d'où vient donc que tu ne déjeunes plus en même temps que nous ? »

— Ah ! friande, s'écria Cécile, c'est parce que Jeannette te laissait tremper ton pain beurré dans sorbol que tu dis cela ! »

Madeline se défendit de l'inculpation, et le petit débat qui s'ensuivit entre les deux sœurs épargna à mademoiselle Jeanne l'embarras de répondre.

Mais madame Darbot avait entendu la remarque de Madeleine.

Ce n'était pas tout. Mademoiselle Jeanne mangeait à table. Madame Darbot l'y avait obligée, non sans peine. Madame Darbot trouvait qu'acceptant de mademoiselle Jeanne des dévouements d'amie, elle la devait traiter comme une amie. Donc, mademoiselle Jeanne ne put pas plus dissimuler à madame Darbot la privation de viande qu'elle s'imposait, qu'elle n'avait pu cacher aux enfants qu'elle ne prenait plus de café. Ajoutons qu'avec madame Darbot, ce n'était pas comme avec Madeleine et Cécile, il n'y avait pas moyen d'éluder les questions. Mademoiselle Jeanne le savait; aussi aux premières qui lui furent adressées loin de rester court, mademoiselle Jeanne qui s'y était préparée répondit d'un air assez dégagé qu'elle ressentait en ce moment une singulière aversion pour la viande, que son estomac refusait quelque sorte de viande que ce fût, que si madame l'obligeait à manger de la viande, certainement elle obéirait à madame, mais qu'elle était certaine d'en faire une maladie. Si la viande ne lui était contraire, d'où vient qu'elle s'en abstenait ? Il n'y avait à cela aucune raison, etc., etc. Mademoiselle Jeanne aurait parlé une heure dans ce sens. Madame Darbot la laissa dire, souriant d'un air attendri.

« Eh bien ! fit madame Darbot, lorsque mademoiselle Jeanne, croyant l'avoir persuadée, s'arrêtait assez satisfaite de sa façon, tout ceci, ma chère Jeanne, me prouve que je ne m'étais pas trompée en supposant un dérangement dans votre santé. »

— Ma santé est excellente, s'écria mademoiselle Jeanne.

— Non, reprit madame Darbot; ce dégoût d'une nourriture à laquelle vous avez été accoutumée toute votre vie est la preuve d'un certain désordre dans votre économie, et il est urgent d'y remédier. Mon médecin vous examinera. Nous avons aux alentours d'excellentes pharmacies; on y prendra ce qu'il vous ordonnera. Espérons que, d'ici à un mois de traitement, le bœuf et le mouton rôtis ou bouillis trouveront grâce devant vos yeux. »

Mademoiselle Jeanne frémit de la tête aux pieds; elle aperçut dans sa pensée des chiffres formidables;

pour les visites du médecin, tant; pour les produits pharmaceutiques, tant, sans compter l'ennui d'avaler se portant à ravier, toutes sortes de drogues !

Mademoiselle Jeanne vit bien qu'elle avait affaire à plus forte qu'elle. Elle bouda un peu et se tourna vers une autre réforme :

Mademoiselle Jeanne portait sur la tête des bonnets blancs, et au cou, en dedans de sa robe, des fichus de mousseline également blancs. Cela était propre et agréable à l'œil. Un matin, mademoiselle Jeanne apparut coiffée d'un bonnet de tulle noir et ayant au cou un mouchoir de coton à carreaux bleus.

« Fi ! le vilain bonnet ! s'écria Cécile tout aussitôt; et ce mouchoir, qu'il est laid et qu'il te sied mal ! La drôle d'idée que tu as eue, Jeannette, de t'arranger comme cela, aujourd'hui ! Tu vas voir que maman te trouvera... »

— Jeannette, dit Madeleine, coupant court à ce que Cécile allait préjuger de l'opinion de madame Darbot, Jeannette, je vais te confier un secret : j'aurai, peut être, le prix d'apprentissage ! »

Depuis quelques années, une chose excellente a été instituée dans les écoles du gouvernement; le prix d'apprentissage.

Tous les ans, la première communion faite, le prix d'apprentissage est décerné à la meilleure élève.

Ce prix consiste ou en quatre cents francs placés à la caisse d'épargne, auxquels incessamment s'ajoutent les intérêts, plus les intérêts des intérêts, le tout y devant rester jusqu'à la majorité de l'élève, ou en l'apprentissage d'un état quelconque choisi par l'élève, enseignement primaire, couture, blanchissage de dentelles, fleurs artificielles, modes, gravure, lithographie, peinture sur porcelaine.

Madeline voulait être peintre sur porcelaine.

Outre que ce charmant travail flattait ses goûts, elle avait entendu dire que c'était l'un des meilleurs parmi ceux que peuvent exercer les femmes; aussi, réunissait-elle tous ses efforts pour atteindre le but envié, et, on le comprend, très-disputé. Constamment première, Madeleine avait le droit d'espérer, au dire de la maîtresse elle-même, et elle ne s'en faisait point faute ! Elle se voyait déjà, pinceaux en main, s'essayant à comprendre ce qui lui était expliqué, le mettant en pratique, échouant sûrement, d'abord, mais réussissant ensuite, et rentrant à la maison maternelle où son talent apportait le bien-être. Son jeune cœur en tressaillait de bonheur, et sa foi en l'avenir était si absolue qu'il lui paraissait qu'en confiant à mademoiselle Jeanne qu'elle aurait très-probablement le prix d'apprentissage, c'était lui dire : ne cherche plus de privations à t'imposer ! Le talent que j'ambitionne, je l'acquerrai sans qu'il en coûte rien à la maison, et, plus tard, il amènera chez nous l'abondance !

Seulement, Madeleine ne se trompait-elle pas ? Serait-ce bien à elle que le prix d'apprentissage serait accordé ?

En tous cas, jusqu'au moment décisif, elle désirait ne point tourmenter sa mère de ses craintes et de ses espérances, voilà pourquoi elle ne parlait à mademoiselle Jeanne du prix d'apprentissage que sous le sceau du secret.

Le jour de sa première communion, mêlant naïve-

ment les intérêts d'ici-bas à de plus pures aspirations Madeline demanda à Dieu ce prix d'apprentissage qui lui semblait la pierre angulaire de ses destins.

Depuis longtemps, déjà, il se trouvait au nombre des grâces qu'elle implorait du ciel.

« Un travail que l'on aime, disait-elle souvent à Cécile, comme on s'y doit livrer avec ardeur ! »

« Toi, tu aurais une école, poursuivait-elle, car, toi aussi, l'année prochaine, tu obtiendras ce prix bény d'apprentissage. Tu aurais une école, et moi, proche de ton école, un grand atelier avec beaucoup d'ouvrières. En dehors de l'atelier et de l'école, un joli appartement, un peu plus grand que notre appartement actuel, pour maman et Jeannette, où nous rentrerions tous les soirs. Aux expositions, il y aurait de grands vases comme ceux de la manufacture de Sèvres et ce serait moi qui les aurais faits. Les plus jolies assiettes des magasins de porcelaine sortiraient de mes mains. Je peindrais pour maman sur une tasse blanche un bouquet de pensées veloutées dans un médaillon ; pour toi, des roses, et pour Jeannette des violettes. Elle pleurerait en prenant son café dans cette tasse !

— Pourvu qu'elle ne pleure pas dans son café, dit la riieuse Cécile, moins enthousiaste que sa sœur ; ce qui ne l'empêchait pas de prendre un vif intérêt aux rêves de Madeleine. »

Le jour où le prix d'apprentissage devait être décerné, Madeleine parut à madame Darbot un peu pâle, et madame Darbot essaya en vain d'en comprendre la raison. Quant à Cécile et à mademoiselle Jeanne, leur inquiétude se traduisait par un redoublement de paroles chez Cécile, et de va-et-vient chez la vieille fille. Madame Darbot sentait quelque événement en l'air et attendit.

Il y a de tristes choses, rares heureusement, qu'il faut oser dire : si toutes les élèves d'une classe ne sont point des anges, les institutrices non plus ne sont pas toutes également dignes des fonctions qu'elles ont acceptées. Sans nul doute, dans l'enseignement primaire, une surveillance éclairée empêche la fréquence des abus ; néanmoins l'abus sait revêtir tant de formes, il connaît si bien les fissures étroites par lesquelles il est aisé de se glisser au dedans, qu'on est tout surpris de l'apercevoir un jour avec son regard louche et son verbe insolent, là où l'on s'attendait le moins à le rencontrer.

La maîtresse de l'école fréquentée par Madeleine et Cécile avait des qualités, mais un vice, qui eût pu n'être qu'un défaut dans toute autre position, faisait ombre à ces qualités ; madame G... était d'une indolence qui ne se pouvait concevoir qu'en l'attribuant à un tempérament singulièrement lymphatique.

Ici, l'indolence de madame G... lui fit commettre une de ces fautes que le monde appelle injustices et elle y fut sollicitée par deux raisons toutes deux provenant de la même cause.

Au nombre des élèves de l'école se trouvait Olympe Babiol, fille de madame Babiol, jadis fortunée qui, aujourd'hui, faisait des ménages.

Beaucoup de femmes de ménage prétendent à la poésie du malheur.

Olympe Babiol était une élève plus qu'ordinaire, travaillant à l'aventure, en ne logeant dans sa cer-

velle que ce qui voulait bien s'y installer de soi-même. Si madame G... était paresseuse, Olympe lui pouvait rendre des points.

Cependant madame Babiol avait rêvé que les doigts longs et maigres d'Olympe apprendraient, aux frais du gouvernement, à confectionner les pétales du lis et les couronnes de fleurs d'oranger, qu'en un mot, Olympe obtiendrait le prix d'apprentissage, et en conséquence, quelques mois auparavant, elle avait adopté un plan de conduite savamment combiné.

Madame Babiol avait vécu et possédait un certain tact ; elle disait qu'autant de défauts découverts chez autrui, autant de droits acquis. Les défauts d'autrui, disait-elle encore, peuvent devenir des marchepieds pour quiconque les sait exploiter.

Certaines qu'Olympe était incapable de mériter le prix d'apprentissage, madame Babiol se prépara à le lui gagner. D'abord, elle fit à madame G... quelques commissions pour lesquelles elle ne voulait absolument point de salaire ; puis, après les commissions, vinrent les provisions où elle se montra habile acheteuse et d'une probité sans seconde, toujours gratis ; les provisions lui ayant ouvert les portes de la maison, où régnait un remarquable désordre, en moins d'une heure madame Babiol eut remédié à ce désordre, s'excusant humblement de la liberté grande, mais revenant ensuite toujours, bien malgré elle, assurément, et attirée là par le dévouement profond et irrésistible que lui inspirait madame ; le tout sans accepter de rétribution ! Telle était l'une des causes qui militaient en faveur d'Olympe Babiol contre Madeleine Darbot.

Voici l'autre.

Dans les écoles mutuelles, les monitrices générales jouent un grand rôle ; ce sont les piliers de l'édifice ; si elles sont intelligentes, la maîtresse n'a presque qu'à les regarder agir ; elles font leur besogne et la sienne. Aussi, les bonnes monitrices, légèrement rétribuées, sont-elles très-prisées, surtout de maîtresses telles que nous avons présenté madame G...

Madeline, entre autres choses, était une excellente monitrice.

« Si je donne le prix d'apprentissage à Madeleine, se dit madame G..., je perds Madeleine et ne vois point à pouvoir la remplacer de sitôt ; si, au contraire, je la recule à l'année prochaine, ce qui pour elle est de mince importance, je me conserve ses services, un an encore ; le temps peut-être que se forme une autre bonne monitrice. »

Et ce fut à Olympe Babiol que, cette année-là, fut décerné le prix d'apprentissage.

Lorsque Madeleine entendit prononcer le nom d'Olympe, elle qui se croyait si sûre d'être appelée, qui avait si fortement la conscience d'en être digne, qui avait échafaudé tant de joies sur cette joie, et en première ligne, celle d'annoncer la bonne nouvelle à sa mère, elle retomba sur le banc duquel elle avait été sur le point de s'élançer, et ne put retenir ses sanglots.

Avant les distributions de prix, il n'est pas rare de voir les enfants proclamer eux-mêmes ceux d'entre eux qui méritent d'être couronnés, et, le plus souvent, le choix des maîtres justifie le choix des élèves.

Ici, tout le petit monde composant l'école avait à l'unanimité décerné le prix d'apprentissage à Darbot

Madeleine, aussi, lorsque ce fut *Babiol Olympe* qui fut nommée, un bruit sourd qui n'eût pas mieux demandé que de devenir un bruit éclatant, protesta énergiquement contre l'éluë; ce qui ne l'empêcha pas, huit jours plus tard, d'entrer, selon les vœux de sa mère, dans un des meilleurs ateliers de fleuristes de Paris.

Cependant, mademoiselle Jeanne qui avait fini par s'intéresser d'autant plus à la nomination de *Madeleine*, qu'elle voyait *Madeleine* y attacher son cœur, fit dans le quartier, chez le boulanger, l'épicière, le boucher, le laitier, un tel tapage de l'injustice commise, que ses plaintes très-fondées et de plus un peu grossières par cent échos arrivèrent jusqu'à la mairie de l'arrondissement où tout ceci se passait, et de là, prenant leur vol, gagnèrent le cabinet d'un commis principal au ministère de l'instruction publique d'où, informations prises, sortit plus promptement que personne ne l'eût osé croire, la destitution de madame G...

Madame *Babiol* qui n'avait point osé, tout d'un coup, priver madame G... de ses bons services, fut la première à se montrer enchantée de l'aventure.

Madame G... eut pour successeur madame *Robertin* qui, au moment où nous écrivons ces lignes, occupe encore sa modeste estrade, avec une fermeté douce et une dignité aimable qui la font estimer des parents et adorer des enfants.

Donc, *Madeleine* avait dû se ré-signer à voir reculer d'un an son entrée dans la voie qu'elle désirait si ardemment suivre.

Mais, en même temps qu'elle cheminait vers son but, *Cécile* à son tour faisait preuve pour la carrière de l'enseignement de dispositions tellement rares que le prix d'apprentissage paraissait devoir être disputé par les deux sœurs, lorsque, tout à coup, d'élève supérieure, que s'était montrée *Cécile*, on la vit devenir négligente et insouciant. Quand on l'interrogeait elle ne savait plus rien. Loin de stimuler ses compagnes par son exemple, il semblait que, désormais, elle prit à tâche de les distraire du travail et de les faire muser et bavarder, en bavardant et musant avec elles. C'était à ne la point reconnaître. La nouvelle maîtresse que d'abord elle avait émerveillée n'y comprenait rien; *Madeleine* s'en affligeait; mademoiselle Jeanne disait que *Cécile*

devait être malade; seule, madame *Darbot* à qui tout avait été conté, et le prix manqué, et ce même prix vers lequel les deux sœurs paraissaient d'abord marcher d'un pas égal, madame *Darbot*, dont la pénétration s'augmentait de son inaction forcée, plongea jusqu'au fond de l'âme de *Cécile* et, au milieu de ses détresses, un *alleluia* s'éleva de son cœur vers Dieu qui lui avait accordé de telles enfants.

Madame *Darbot* avait compris que *Cécile*, emportée primitivement par l'amour de l'étude, avait fait ensuite la réflexion que ses efforts ne tendaient à rien moins qu'à créer des obstacles à *Madeleine* en lui offrant une rivalité à vaincre, et, dès lors, elle s'était condamnée à six mois d'incapacité.

Seulement, il était à craindre que *Cécile* n'allât trop loin. Alors, madame *Darbot*, ayant préalablement prouvé à *Cécile* étonnée que tous les fils de son adorable trame lui étaient connus, et l'ayant engagée à ne se plus contraindre et à reprendre ses bonnes habitudes d'autrefois, fit écrire sous sa dictée par mademoiselle Jeanne une relation de toutes ces choses touchantes, et l'envoya à cette dame inspectrice qu'elle avait fréquentée jadis.

Les amis des temps prospères sont aussi quelquefois ceux des temps d'épreuve. Loin de trouver son souvenir rebelle à l'endroit de madame *Darbot*, madame de *Baruch*, la dame inspectrice en question, se la rémémora sur-le-champ, et ayant lu la lettre de madame *Darbot* en bon lieu, elle y ajouta de tels commentaires que, le grand jour venu, madame *Robertin* reçut l'ordre de décerner, cette année-là, deux prix d'apprentissage, l'un à *Darbot Madeleine*, l'autre à *Darbot Cécile*.

Aujourd'hui, *Madeleine* a vingt-six ans et *Cécile* vingt-cinq. *Cécile* dirige l'école communale de Sèvres et *Madeleine* est sous-directrice des ateliers de peinture de la manufacture impériale. Le bonheur a presque guéri madame *Darbot*. Mademoiselle Jeanne, tout en prétendant que mesdemoiselles n'ont que ce qu'elles méritent, s'en montre néanmoins très-fière. Quant à madame de *Baruch*, elle dit qu'on ne se sent nulle part enveloppé de sérénité et de paix comme chez madame *Darbot*, lorsqu'on la surprend assise entre ses deux filles et ayant pour vis-à-vis mademoiselle Jeanne, qui continue de tricoter.

M^{me} ADAM-BOISCONTIER.

LA SYRIE

(Suite.)

VIII



Nous continuâmes à monter, chargés des plus belles fleurs de la montagne. En approchant du village, nous aperçûmes le curé qui sonnait la messe lui-même, en frappant avec un lourd marteau sur une barre de

fer en forme de faux qui se trouvait scellée dans le mur de l'église. Et comme je témoignais mon étonnement de cette manière d'annoncer les offices :

— Hélas! me dit la jeune fille avec un profond soupir, nous ne sommes pas les seuls dans le Liban obligés d'appeler ainsi les fidèles à la prière, car plusieurs églises sont trop pauvres pour faire la dépense d'une cloche; la nôtre en possédait une fort belle au-

refois, c'était bien avant ma naissance, mais les Druses s'étaient révoltés contre l'émir Beschir, et mon grand-père les ayant combattus jusque dans le Schouf, une petite troupe des leurs traversa à l'improviste le Nahor-el-Kilb (1), et vint par vengeance incendier notre église et briser notre cloche, dont ils emportèrent les morceaux. L'édifice fut restauré tant bien que mal, mais mon grand-père s'étant plus tard brouillé avec l'émir, et ayant été obligé de se cacher et de négliger la culture de ses domaines, nous n'avons jamais été assez riches depuis pour acheter une autre cloche, quoique nous le désirions beaucoup.

— C'est donc bien cher une cloche ? lui dis-je.

— Oh ! oui, me répondit elle naïvement, il faudrait au moins deux cents piastres, et depuis quatre ans que nous filons tous les soirs, Mariem et moi, pour gagner cette somme, nous n'en avons pas encore le quart. »

Le mauvais emploi que j'avais fait de mon bien me revint aussitôt en mémoire ; je pensai avec amertume à tout l'argent que j'avais gaspillé en folies de tout genre, et jamais peut-être le regret de mes prodigalités passées ne s'était présenté si vivement à mon esprit. J'aurais volontiers sacrifié deux années de mon existence pour pouvoir dire à cette enfant, qui n'aurait rien accepté pour elle-même : « Cette cloche que vous désirez avec tant d'ardeur, moi, votre frère dans la foi, je vais la donner pour votre église. »

Nous pénétrâmes dans le lieu saint où les fidèles étaient déjà réunis, et nous nous agenouillâmes près de l'autel. O puissance de la vertu et de la piété d'un cœur vraiment fervent ! En voyant cette jeune fille si candide et si pure, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel, priant avec une expression angélique de foi, d'espérance et d'amour, je sentis la glace de mon cœur se fondre tout à coup, et les larmes du repentir humecter ma paupière ; je demandai pardon à Dieu des fautes de ma jeunesse, je priai avec douleur mais aussi avec confiance, je priai comme je ne l'avais pas fait depuis le jour de ma première communion.

La messe terminée, les fidèles se retirèrent peu à peu sans que j'y prisse garde ; une main se posa sur mon épaule, c'était Elia qui réclamait mes services. Nous nous mîmes à enlever la poussière et à remplir les vases de fleurs. Le bon curé nous aidait avec beaucoup de zèle, mais ni lui ni moi n'égations l'adresse et le bon goût de la jeune fille : elle possédait un talent particulier pour grouper les roses et les mandragores au milieu de l'or des genêts ; pour masquer, sous un massif de verdure, les endroits les plus défectueux de l'édifice. Hélas ! la pauvre église de Bannakir avait grand besoin de ces décorations champêtres ; c'était un bâtiment carré, dont les murs intérieurs n'étaient pas même crépis ; une lampe de terre cuite, toujours allumée devant l'autel, quelques images grossières, la croix de bois et des flambeaux de cuivre en étaient les seuls ornements ; j'aperçus au plafond de petits sacs de toile étiquetés ; le curé me dit qu'ils contenaient des cocons de l'année précédente, et qu'il était d'usage au Liban d'offrir au Seigneur, en tribut de reconnaissance les prémices de tous ses dons.

(1) Nahor-el-Kilb, rivière du chien, qui sert de limite au canton du Kesrouan.

Quand nous sortîmes du saint lieu, le doux visage d'Elia ne conservait plus aucune trace des agitations de la matinée ; elle avait recouvré au pied de l'autel sa sérénité habituelle, elle souriait avec bonté à toutes les femmes du village qui accouraient pour lui baiser la main, elle demandait des nouvelles de leur famille, caressait leurs petits enfants, disait à toutes un mot d'amitié ; elle écoutait leurs plaintes, prenait part à leurs chagrins, se réjouissait de leur bonheur. Rien n'était charmant comme cette vierge des montagnes entourée de tous ces bons payans qui l'aimaient et lui envoyaient mille bénédictions.

Plus je voyais de près ces excellents Maronites, plus j'appréciais leur caractère, la pureté et la simplicité de leurs mœurs, la douceur et l'affabilité de leurs manières, la sûreté de leurs relations, la droiture de leur cœur, et plus je me plaisais au milieu de ce peuple patriarcal, vivant paisiblement sous la seule autorité des pères de famille dont la puissance, toute morale, remplace avantageusement nos gendarmes et nos commissaires de police. Je me serais trouvé heureux de cette vie calme, laborieuse, exempte d'envie et d'ambition, au milieu de cette tribu hospitalière ; j'aurais dit volontiers, comme Pierre sur le Thabor : « Seigneur, il fait bon ici, permettez-moi d'y établir nos tentes. » La religion s'était personnifiée à mes yeux dans cette vierge aux douces vertus, et dans ce peuple chrétien.

Nous entrâmes dans une cabane, où un vieillard malade était étendu sur des peaux de moutons ; Elia, qui le visitait assidûment depuis plusieurs jours, le consolait par de douces paroles, encourageait sa femme et sa fille, et dit à cette dernière de venir dans une demi-heure chercher le breuvage qu'elle allait préparer.

De retour au logis, nous trouvâmes Ben Kavven auprès du cheik ; tous deux fumaient silencieusement sur le seuil de la porte.

« Père, dit Elia d'une voix légèrement altérée, Ibrahim est de retour.

— Comment le sais-tu ? demanda vivement Ben Kavven.

— Je l'ai rencontré près de la grande source, où j'étais allée me promener avec le seigneur franc, et il m'a commandé de vous annoncer sa visite.

— C'est bien, dit froidement le cheik, quoiqu'un éclair de colère eût jailli de ses yeux. »

J'examinai Ben Kavven à la dérobée ; son visage, bruni par le soleil, était devenu blême, mais il garda le silence.

Nous montâmes dans la chambre de M. d'Alpanin, que nous trouvâmes tout habillé et assis près de la fenêtre entr'ouverte.

« Je me sens beaucoup mieux, répondit-il à nos questions, en me frappant amicalement sur l'épaule. Nous pourrions bientôt, je l'espère, continuer notre voyage. »

Ce peu de mots me réveillèrent péniblement au milieu de mes songes dorés, un nuage obscurcit mes yeux.

« Il ne faut pas trop nous presser, lui dis-je, mais attendre patiemment que vous soyez bien rétabli, et que vous ayez recouvré toutes vos forces, avant de vous exposer de nouveau à de grandes fatigues. »

La jeune fille appuya cet avis, et son opinion, gra-

ciemment motivée, fut d'un grand poids sur l'esprit de mon compagnon.

Cette journée s'écoula sans nouvel incident; le Druse, qui s'était fait annoncer, ne se montra pas à Bennakir. Deux ou trois fois je surpris Elia, les regards fixés sur le sentier, suivant des yeux, avec une certaine anxiété, un homme à pied ou à cheval qui gravissait la montagne; mais dès qu'elle distinguait le turban d'un Maronite, sa physionomie se rassérénait, et son fuseau tournait plus vivement entre ses doigts.

Le lendemain, qui était un dimanche, j'accompagnai le cheik à la paroisse, et c'était plaisir de voir tous ces bons villageois, en habits de fête, se pressant dans la petite église qui pouvait à peine les contenir. Nous visitâmes le vieillard malade et deux ou trois autres familles encore; nous nous promenâmes aux environs du village, mais la fille de Ben Kavven ne voulait plus s'en éloigner; elle nous chargeait, Francis et moi, d'aller lui chercher les fleurs et les plantes dont elle avait besoin pour décorer le saint lieu, ou pour faire ses tisanes, et elle se tenait au logis, toujours douce et prévenante, toujours occupée des soins du ménage et du bien-être de sa famille et de ses amis. Rien n'échappait à sa surveillance, rien ne répugnait à son courage et à sa charité, ses vertus répandaient au loin comme une atmosphère céleste, c'était réellement la providence de Bennakir, une fée bienfaisante dont la douce magie calmait toutes les douleurs, dont la vue charmait tous les regards.

Le jour du départ arriva trop tôt, il nous fallut quitter cette paisible retraite où l'on vivait libre et fort sous l'aile de Dieu, où la vie s'écoulait sans bruit et sans secousse comme l'onde d'un clair ruisseau à travers la prairie en fleurs. M. d'Alpanin sentant ses forces revenues, avait fait appeler le guide auquel il avait donné congé pendant sa longue maladie. Mustapha arriva de grand matin avec ses chevaux et ses moukres, et j'eus de la peine à retenir mes larmes en baisant la main du vieux cheik, et en disant adieu à sa charmante fille.

« Non pas adieu, mais au revoir, reprit-elle avec émotion. »

On nous avait fait promettre en effet de revenir à Bennakir avant de reprendre la mer pour retourner en Europe, et cette espérance de quelques jours de bonheur encore adoucissait pour moi le chagrin du départ.

L'excellent Ben Kavven nous avait offert de nous accompagner jusqu'à Eden, où il voulait nous présenter à l'un de ses neveux, et Francis avait obtenu de faire partie de cette petite caravane. Nous nous mîmes donc en chemin par une de ces belles matinées de l'Orient, d'une magnificence sans égale. De légers nuages d'or, framés de pourpre et étincelants des feux du rubis et de l'améthyste, flottaient dans l'azur des cieux, qui se confondait dans un lointain horizon avec la mer immense. Les pics aigus, les rochers nus et crevassés du sommet des montagnes, les molles sinuosités des sentiers, les fertiles vallons revêtus d'une verdure printanière, qui contrastait agréablement avec le sombre feuillage des sapins, et avec les feuilles grisâtres de l'olivier; les nombreux couvents de forme irrégulière, dont les uns semblent suspendus dans les airs, tandis que les autres occu-

pent le creux des rochers, tous ces aspects formaient une succession de tableaux sévères ou gracieux, et toujours ravissants que le pinceau du peintre ou les vers du poète sont impuissants à reproduire.

Nous fîmes halte à Mirouba, grand village situé presque sur les limites du Kesrouan, auprès duquel les Maronites ont jadis battu les troupes égyptiennes, commandées par Osman-Pacha; et, après un repos de quelques heures, nous allâmes visiter la source du Nahr-Ybrahim, ou fleuve Adonis des anciens, dont les eaux écumeuses, jaillissant d'une grotte profonde, se précipitent avec force du haut d'un roc escarpé pour serpenter au fond d'une vallée sauvage, et se perdre bientôt dans la mer, près de la ville de Byblos, et de l'endroit où la mythologie plaçait la mort d'Adonis, longtemps pleuré par les femmes de Phénicie (1). Nous visitâmes aussi, à la gauche du fleuve, les ruines d'un ancien temple de Vénus (2); et nous allâmes le soir frapper à la porte du couvent de la Kartba, situé sur le penchant d'une colline, où la vigne et l'olivier prodiguaient toutes leurs richesses. Les religieux nous donnèrent avec joie cette bienveillante hospitalité qu'ils accordent si volontiers aux voyageurs. Ils nous servirent un bon repas, quoiqu'ils fassent eux-mêmes assez maigre chère, et nous passâmes tranquillement la nuit dans leurs cellules. Le lendemain, avant que le soleil eût inondé le Liban de lumière, nous avions déjà gravi l'une des cimes du Djebel Makmel, et, assis sur un banc de granit, nous contemplâmes la mer lointaine et Tripoli, ou triple ville, qui dut son existence et son nom à trois colonies venues de Tyr, de Sidon et d'Aradus. Au temps des croisades, elle devint la capitale d'un comté indépendant, qui appartenait encore aux chrétiens près d'un demi-siècle après la prise de Jérusalem. Bâtie dans l'intérieur des terres, au pied d'une montagne boisée, sur les deux rives du Nahr-el-Kadicha ou fleuve saint, elle nous apparaissait entourée de jardins délicieux, plantés d'orangers, de pistachiers et d'aliziers. Son port, très-peu sûr, dans lequel de nombreux navires viennent charger les ri-

(1) Selon la mythologie, le bel Adonis, fils de Cyniras, roi de Chypre et de Myrrha, né sur le mont Liban, ayant quitté Vénus, dont il était le favori, pour chasser le sanglier dans les montagnes, Mars prit la forme de cet animal féroce et blessa à mort le jeune chasseur. Vénus fit retentir ces éternelles solitudes des cris de sa douleur et métamorphosa Adonis en rose blanche. Tandis que la déesse caressait la fleur parfumée, une épine fit couler son sang et en teignit la plus belle des fleurs. Une fête annuelle fut instituée en souvenir de la mort prématurée du jeune chasseur. Pendant la solennité, les eaux mêmes du fleuve se coloraient en rouge et portaient bien avant dans la mer les traces de ce tragique événement—c'est-à-dire que les terres qui bordent ce fleuve étant rouges en plusieurs endroits, quand vient la saison des pluies ou des ouragans, ces terres, entraînées dans la rivière, lui donnent une couleur de sang. — La fête d'Adonis était surtout célébrée par les femmes, à l'époque où la nature, se dépouillant de sa verdure, semble pleurer l'éloignement du soleil; c'est pourquoi les femmes se dépouillaient de leur chevelure et pleuraient sur le seuil de leurs maisons, ayant le visage tourné vers le nord.

(2) Cet édifice, qui paraît avoir été détruit par un tremblement de terre, était probablement un temple de Vénus Vulgivaga, bâti par Cyniras et renversé par Constantin III.

ches produits de l'Orient, a fait donner à un quartier séparé le nom d'El-Mina ou de la marine.

Ben Kavven, qui avait plusieurs fois visité Tripoli, nous dit que ses rues étroites et ses maisons crénelées, construites au temps des croisades, lui donnent encore l'aspect d'une cité du moyen âge (1).

Nous continuâmes à monter jusqu'au charmant village d'Harroun, où nous nous reposâmes quelque temps sous de frais ombrages. Une heure après nous atteignîmes le sommet du Djebel-Arz, ou montagne des cèdres, à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Lors même que nous n'aurions pas aperçu de loin la sombre verdure de ces rois des forêts, se détachant vivement sur les blanches crêtes du Djebel-Makmel, encore couvert de neige (2), le parfum pénétrant dont l'air était embaumé nous aurait avertis que nous en approchions. Quelques uns de ces arbres magnifiques, contemporains de Salomon (3), ont soixante pieds de hauteur et quarante de circonférence. Les plus gros, disséminés sur un plateau inégal et accidenté de monticules, semblent protéger leurs rejetons, et tous ensemble forment un bois délicieux, seul reste de ces antiques forêts qui fournirent au plus sage des rois le bois incorruptible du fameux temple de Jérusalem. Nous entrâmes dans une chapelle, modestement cachée sous un dôme de verdure; le prêtre maronite qui la desservait nous offrit l'hospitalité dans son ermitage. La nuit était venue, rafraîchie par un vent pénétrant et par le voisinage des neiges. Nous nous chauffâmes très-volontiers à la flamme d'un feu de petites branches de cèdre qui exhalaient une odeur suave, nous soupâmes avec nos provisions, et nous dormîmes profondément sur un lit de feuilles sèches dans la chambre unique de l'ermitage.

IX

Eden, que nous visitâmes le jour suivant, n'est qu'un gros village que sa position délicieuse et son nom ont fait prendre à quelques personnes pour l'antique berceau du genre humain, pour la terre sacrée, dont Dieu a chassé nos premiers parents; croyance poétique, sans doute, mais qui ne saurait soutenir l'examen. Nous fûmes parfaitement accueil-

lis dans ce village par le neveu de Ben Kavven, le cheik Michel Kharram, qui nous fit, avec grâce, les honneurs de son palais de style arabe, dont les terrasses crénelées servent à la fois de toit et de salon.

Michel était le fils aîné du cheik Bontros Kharram, dont les vertus patriarcales et la politesse bienveillante ont été justement célébrées par M. de Lamartine et par quelques autres voyageurs. Son frère Joseph, qui n'avait guère alors que vingt-quatre ans, s'était déjà distingué dans plusieurs expéditions contre les Métoualis, qu'il avait toujours su repousser; il était absent de chez lui à cette époque, et je fus alors privé du plaisir de faire sa connaissance.

C'était à Eden que nous devions nous séparer de l'homme excellent auquel j'avais voué une tendre affection; il devait passer quelques jours auprès de Michel, pendant que nous continuerions notre excursion dans la Calé-Syrie, Balbeck et Damas. Je le cherchai le lendemain en me levant; un de nos moudres me dit qu'il était sorti de fort bonne heure pour entendre la messe dans la cathédrale d'Eden, pauvre petite église qui ne mérite guère ce nom. Je m'y rendis aussitôt, Ben Kavven n'y était déjà plus; mais en retournant au palais du cheik, je l'aperçus de loin sous un sycomore, en conversation fort animée avec un personnage qui me tournait le dos, et qu'une branche touffue cachait en partie à mes regards. Je m'approchai à grands pas, faisant retentir les talons de mes bottes sur les cailloux du sentier, afin de les avertir de ma présence; ils étaient si absorbés dans leur discussion qu'ils ne se retournèrent même point. La voix de l'étranger s'élevait à un ton aigre et tranchant, celle de Ben Kavven était grave et comme étouffée par l'émotion.

« C'est au chef de la famille, c'est à elle-même à décider de son sort, disait-il au moment où je me trouvais assez près de lui pour distinguer ses paroles. »

La discrétion me poussa à tousser bruyamment; Ben Kavven leva la tête, qu'il avait tenue jusqu'alors un peu inclinée sur sa poitrine; l'étranger se retourna vers moi, et je reconnus, avec un serrement de cœur mêlé d'une sourde colère, le Druse, dont l'apparition nous avait si désagréablement surpris, Elia et moi, près de la fontaine du Caroubier. Cette espèce d'antipathie instinctive était du reste réciproque, car Ibrahim me regarda d'un air farouche où perçait un sentiment de haine; il se pencha vers Ben Kavven, et prononça quelques paroles à voix basse; celui-ci se releva aussitôt, et, avec une expression de fierté blessée, que je ne lui avais jamais vue :

« C'est mon hôte et mon ami, dit-il d'un ton décidé. »

Et comme pour donner plus de poids à ces paroles il me prit par le bras et m'entraîna vers le palais.

« Ami, me dit-il, quand nous fûmes à une petite distance, méfie-toi de cet homme pendant le temps que tu voudras encore passer dans nos montagnes.

— N'est-il pas ton ennemi et celui de ta famille?

— Il est mon parent par alliance, répondit Ben Kavven, après un moment d'hésitation.

— Je le prenais pour un Druse, lui dis-je.

— C'est, en effet, l'un des plus exaltés adorateurs de Hackem. »

Et comme mes yeux se fixaient involontairement sur les siens avec une expression de surprise :

« Ce n'est pas la première fois que le sang des

(1) La population de Tripoli est de quarante à cinquante mille habitants, parmi lesquels il ne se trouve guère que six cents catholiques latins; ils possèdent cependant une paroisse, desservie par les franciscains de la Terre Sainte et une maison de Lazaristes, dont les missionnaires, trop peu nombreux, parcourent incessamment les villages de la côte pour assister les chrétiens qui y sont dispersés. Cette maison appartenait jadis aux Jésuites, elle avait été fondée par le père Amien, et c'était la troisième mission en Syrie de ces pieux et savants religieux.

(2) La cime du Djebel-Makmel est à huit mille huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

(3) Il ne reste plus que douze cèdres des antiques forêts de Salomon; ils sont groupés sur deux monticules et faciles à distinguer de leurs rejetons par la grosseur de leurs troncs, qui, se divisant à quatre ou cinq pieds du sol, forment pour ainsi dire des arbres séparés, dont les branches s'étendent à une grande distance. Chaque année, au jour de la Transfiguration, le patriarche des Maronites vient célébrer une messe sur un autel de bois de cèdre, placé au pied du plus grand de ces arbres.

Druses s'est mêlé à celui des Maronites, dit-il, en répondant à mon regard, et il y a des circonstances qui excusent et commandent même de pareilles alliances; mais ce serait une histoire longue et douloureuse à te raconter que celle des tristes liens qui m'unissent à Ibrahim, et elle ne pourrait avoir pour toi qu'un intérêt de curiosité.

— Tu oublies celui de l'amitié, lui dis-je.

— Dieu me préserve de douter de la tienne! me répondit-il; les sentiments de mon frère de France percent dans ses regards, ses yeux sont le miroir de son âme; mais permets-moi de ne pas réveiller dans mon cœur de trop cruels souvenirs et des soupçons injustes peut-être; notre religion ne nous commande-t-elle pas le pardon des offenses?... D'ailleurs, ajouta-t-il en passant la main sur son front, comme pour en écarter des pensées tumultueuses, les Druses n'ont pas toujours été les ennemis des chrétiens, il fut un temps où ils combattirent avec nous pour l'indépendance de la patrie commune, et l'on trouve parmi eux beaucoup d'hommes de cœur, qui font énergiquement parler la poudre.

Il y eut encore un moment de silence entre nous; ce fut moi qui le rompis.

« Les Druses ne sont-ils pas idolâtres? lui dis-je; j'ai entendu raconter à Beyrouth qu'ils adoraient un veau d'or, comme autrefois les Hébreux dans le désert? »

— Je sais bien qu'ils en sont soupçonnés, répondit Ben Kavven; plusieurs d'entre eux portent sous leurs habits le horse ou amulette sur laquelle est représenté un jeune veau, sculpté sur une pierre, mais ce sont sans doute les restes d'une superstition presque entièrement disparue, ainsi que les honteux déordres dont on les accusait autrefois; du reste, ajouta-t-il avec un mélancolique sourire, la colombe peut-elle savoir ce qui se passe chez le hibou? Quoique ayant eu de fréquents rapports avec les Druses, il me serait impossible de te faire connaître leurs mystères. Cette nation (1) est divisée en deux classes distinctes, les Djakels ou ignorants, les Akkals ou initiés, et ceux-ci gardent fidèlement leurs secrets. De plus, quoiqu'ils prétendent avoir la dernière religion révélée, ils l'ont modifiée tant de fois, ils sont partagés en tant de sectes différentes, qu'ils ne s'entendent même pas entre eux; voici tout ce que je sais de leurs croyances :

» Ils adorent un Dieu unique, qui a fait de rien l'univers; qui aurait créé d'abord les esprits; mais l'esprit commit le péché, et du péché naquit Éblis ou le diable, qui, après une courte lutte contre le Créateur, fut précipité du ciel dans les abîmes. Tu vois que jusque-là, leurs dogmes ont beaucoup de rapports avec les nôtres, mais ils ajoutent que toutes les âmes du genre humain furent créées dès le commencement, et que le Tout-Puissant lui-même ne saurait en augmenter ni en diminuer le nombre. Suivant eux, ces âmes immortelles passent successivement d'un corps dans un autre, et c'est par cette transmigration incessante que tout crime reçoit son châtement, et toute vertu sa récompense (2).

(1) En Orient, chaque rite religieux forme une nation à part.

(2) Suivant les Druses, la croyance au ciel ou à l'enfer est une des erreurs des disciples d'Iça (Jésus).

— C'est ce qu'on appelle la métempsychose, lui dis-je; d'autres peuples ont partagé cette erreur, mais continue, je te prie; puisque j'ai un ennemi parmi les Druses, il est bon que je les connaisse autant que possible.

— J'espère que tu n'auras rien à démêler avec eux, me dit Ben Kavven avec une émotion contenue, car ce sont de redoutables adversaires, je t'en avertis; vindicatifs et rusés, ils dissimulent leur ressentiment, mais ils n'oublient jamais, et ils saisissent toutes les occasions de se venger. Suivant eux, le Tout-Puissant s'est incarné dix fois (1), et son incarnation dans la personne du kalife Hackem fut la dernière et la plus complète de ses manifestations. Hackem a fait dix stations sur la terre; les plus remarquables furent dans l'Inde, la Perse, l'Yémen, à Tunis et au Caire; il doit reparaître encore un jour, quoique personne ne connaisse l'époque, mais la discorde des rois et le triomphe des chrétiens sur les musulmans en seront les signes précurseurs. Ce jour-là, Hackem récompensera ses adorateurs fidèles en leur distribuant l'or et la puissance; les uns seront sultans, les autres émirs, chacun suivant son mérite. Les renégats deviendront leurs esclaves; ils porteront sur la tête un bonnet de peau de cochon, on leur percera l'oreille avec un anneau de verre noir, qui les brûlera en été et les glacera en hiver. Les chrétiens et les juifs seront punis de la même manière, mais avec un peu moins de rigueur. Du reste, tout ce que l'on sait de leur doctrine a été surpris par hasard ou par artifice, un des préceptes les plus stricts de leurs livres sacrés étant de cacher leurs croyances et leurs mystères; ils doivent même, dans ce but, adopter extérieurement la religion dominante du pays où ils vivent; c'est ainsi qu'on les a vus tour à tour recevoir le baptême ou fréquenter les mosquées, suivant que les chrétiens ou les Turcs avaient la prépondérance dans le pays. Maintenant plusieurs d'entre eux font profession de protestantisme pour se ménager l'appui de l'Angleterre, mais sois persuadé qu'ils n'en restent pas moins Druses au fond du cœur, et qu'ils continuent à se réunir toutes les trente nuits sous un arbre vert pour y tenir conseil, et pour accomplir leurs mystérieuses pratiques.

Comme il achevait ces mots, notre entretien fut interrompu par l'arrivée de Francis, envoyé à noire recherche. Nos chevaux piaffaient dans la cour, nos moutons étaient en selle, et M. d'Alpanin, debout sur le seuil de la porte, faisait au cheik Karram nos remerciements et nos adieux.

« Fais aussi seller nos montures, dit à demi-voix Ben Kavven à son fils.

(1) La première manifestation de Dieu dans l'homme, d'après la croyance des Druses, eut lieu dans la personne de Noé, qui naquit à la fin des mille ans, pendant lesquels la loi d'Adam devait être observée sur la terre.

Le second prophète fut Abraham.

Le troisième Moïse, qui fut suivi d'Ézéchiah, d'Hezekiah, de Nathaniel et de Daniel.

Puis vint Iça (Jésus), accompagné de ses quatre apôtres, Jean, Mathieu, Marc et Luc.

Ensuite Mohammed, qui rassembla les feuilles dispersées du Koran, écrites par les anges.

Puis enfin Hackem, Dieu lui-même, qui doit être un jour le maître absolu de l'univers.

— Ne devions-nous pas passer plusieurs jours à Eden? répondit l'enfant.

— Il nous faut rejoindre ton grand-père et ta sœur au plus vite, répondit Ben Kavven avec une agitation mal déguisée. Qui sait ce qui peut arriver pendant mon absence!

Ce peu de mots, surpris à la dérobée, jeta le trouble dans mon âme; un danger secret menaçait donc l'excellente famille qui nous avait donné tant de preuves d'affection, et il me fallait partir sans le connaître, sans rien faire pour le conjurer!

Cependant notre petite caravane se mettait en mouvement, et M. d'Alpanin me plaisait déjà sur ma lenteur; je serrai la main de Ben Kavven, je pressai Francis dans mes bras, et je m'éloignai l'âme triste, l'esprit tourmenté par de fâcheux pressentiments dont, ni les chants de nos muletiers, ni les dissertations de mon compagnon ne parvenaient à me distraire. Le paysage que nous avions sous les yeux était fort propre, du reste, à entretenir cette mélancolie; nous escaladions et nous descendions une suite de monts escarpés et de plus en plus stériles; non-seulement les fertiles vallons, les coteaux, couverts de vignes et d'oliviers, de la partie occidentale du Liban, avaient complètement disparu, mais les chênes verts, les pins, les buissons eux-mêmes devenaient de plus en plus rares et rabougris; bientôt nous n'aperçûmes que la côte nue des montagnes et le lit desséché des torrents au fond des ravins pierreux. De temps en temps quelque oiseau de proie, fendant l'air d'un vol hardi, planait un instant sur nos têtes et se perdait dans les nues, ou quelque Arabe nomade, monté sur un petit cheval au pied sec et nerveux, nous montrait en passant son visage farouche, et disparaissait derrière les blocs de granit. Tout à coup, dans un étroit défilé, entre deux rochers presque à pic, dont les crevasses profondes laissaient échapper quelques touffes de bruyère épineuse, une détonation d'arme à feu, répercutée par les échos, retentit comme un coup de tonnerre; la balle avait sifflé à mes oreilles et effleuré ma casquette; cependant aucun être humain ne se montrait aux alentours. Quel était l'auteur de cet attentat? Avions-nous affaire à l'une de ces bandes féroces qui surprennent et dépouillent les caravanes? Allions-nous voir paraître une troupe d'Ans'Ariehs, nation fanatique qui abhorre les chrétiens, et qui habite entre Alep et Tripoli (1), mais dont il existe aussi

(1) « Les Nassariens ou Ansariéh, sont considérés comme une secte mahométane, fondée dans le dix-septième siècle par un certain Nassar. Mais, d'après un passage de Plinie, remarqué par Mannat, ce serait une ancienne peuplade syrienne qui, même sous les Romains, conservait son tétararque ou prince particulier.

» Selon Burckhard, les Ansariéh, dont on peut évaluer le nombre à quarante mille, occupent des montagnes d'un accès difficile, et peuvent armer douze à quinze mille hommes. On a fait beaucoup de suppositions sur la nature de leur culte, mélange de pratiques chrétiennes, musulmanes et païennes; il paraît admettre l'existence d'un Dieu en cinq personnes, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont plusieurs degrés d'initiation. C'est dans la même contrée que les croisés rencontrèrent la fameuse nation des Assassins, gouvernée par le Vieux de la Montagne, prince redoutable par le zèle aveugle de ses sujets, qui, d'après ses ordres, allaient donner la mort à ceux qu'il désignait

quelques peuplades près des lieux que nous parcourions? Nos bagages de touristes n'étaient pas de nature à exciter les convoitises de ces hardis voleurs. Comment, d'ailleurs, ne nous avaient-ils pas assaillis tous en même temps? Et, si nous n'avions qu'un seul ennemi, comment osait-il s'attaquer à cinq hommes forts et bien armés?

Tout en faisant ces réflexions, nous nous hâtions de sortir de ce dangereux passage, où chaque anfractuosité des rochers nous semblait maintenant pouvoir cacher quelque bandit, où le feu d'un ennemi invisible pouvait nous surprendre à chaque instant. La recommandation de Ben Kavven, au sujet d'Ibrahim, me revenait aussi en mémoire; mais pourquoi ce Druse, auquel je n'avais fait aucun mal, et qui m'avait vu si peu, aurait-il voulu m'assassiner? Ma présence à la grande source avait peut-être contrarié ses projets, et mon arrivée sous le sycamore avait brusquement terminé un entretien qu'il voulait prolonger sans doute. Sa malveillance à mon

pour victimes, et il en désignait jusque sur les trônes les plus augustes. — Burckhard ou Brocard, auteur d'un célèbre *Itinéraire de la Terre sainte*, parcourut dans le treizième siècle le pays des Assassins et le trouva non moins fertile que bien cultivé. Le nom d'Assassins vient de haschich, plante enivrante, et ce nom a été donné à une tribu arabe, chez qui on aura employé ce moyen pour exalter son courage. Le Vieux de la Montagne n'est autre chose qu'un cheik arabe, ce mot signifiant en même temps vieillard et seigneur.

» Joinville et plusieurs autres auteurs ont parlé de cette tribu d'Assassins: le premier les appela haussacci, les autres heissassini, assissini et enfin assassini. Voici, en peu de mots, quelle fut leur origine: Après la mort de Mahomet, ses disciples se divisèrent, comme on sait, en plusieurs sectes ennemies; c'est de celle des ismaéliens que sortirent les califes fatimites, qui envahirent aux Abbassides l'Égypte et la Syrie. Ces califes, pour assurer et augmenter leur puissance, envoyèrent dans les différentes provinces soumises à l'autorité spirituelle et temporelle des califes de Bagdad, des missionnaires qui enseignaient en secret les dogmes des ismaéliens, et qui poussaient même les peuples à la révolte. L'un de ces missionnaires était, vers le milieu du cinquième siècle de l'hégire, un certain Hassan, fils d'Ali, qui, après avoir longtemps travaillé à faire reconnaître la suprématie du calife fatimite Mostanser, régnant alors sur l'Égypte, se déclara indépendant et s'établit au milieu des montagnes de la Perse, à peu de distance de Casbin; sa résidence lui fit donner le nom de *Cheik-el-Djebel*, c'est-à-dire *cheik ou prince de la Montagne*. Les princes qui lui succédèrent pendant deux siècles, ne se contentèrent pas d'avoir établi leur puissance dans la Perse, ils l'étendirent sur une partie de la Syrie, et ce fut dans les montagnes de l'anti-Liban que se fixa leur lieutenant; ce sont aussi les ismaéliens de ces montagnes qui furent connus des Occidentaux sous le nom d'*Assassins*. Il paraît que certaines préparations végétales, faites dans le but d'exalter leur imagination, furent connues de quelques chefs de cette secte, et employées par eux secrètement pour accroître leur puissance, ainsi que le dévouement de quelques fanatiques. L'une de ces préparations est encore connue en Orient sous le nom de haschich, et ceux qui en font usage sous celui d'*aschi-chien*. La base de cette préparation est une espèce de chanvre appelée *cannabis indica*, dont l'usage paraît s'être établi primitivement dans l'Inde, où l'on en fait encore une boisson enivrante. » — (MALTE-BRUN.)

égard s'était montrée sur son visage et dans ses discours; mais pourquoi commettre un crime inutile, puisque mon séjour en Syrie paraissait ne devoir être que de courte durée? Je me gardai donc de faire part à mes compagnons de voyage des vagues soupçons qui avaient un instant traversé mon esprit. Nous venions d'ailleurs de gagner la crête élevée de la montagne, et nous marchions à découvert, garantis contre toute embûche. Déjà le Djebel-el-Sharke, ou montagne de l'est (1), se montrait à l'horizon, et les ruines majestueuses de Balbek (2) apparaissaient à nos regards. Elle était là, l'antique Héliopolis (3), au milieu du désert, autrefois fertile de la Calé-Syrie, ou Syrie creuse des anciens, à demi couchée au pied de l'Anti-Liban, formant comme un vaste rectangle entouré d'un mur colossal. Les derniers rayons du soleil l'inondaient de lumière, et faisaient étinceler ses colonnes de marbre et de porphyre, comme si l'astre adoré jadis dans ce temple célèbre, dont le portique est encore debout, voulait embraser de ses feux la ville qui porta son nom. Une impression indéfinissable s'était emparée de nous, nous demeurions en extase devant ces monceaux de débris qu'on dirait entassés par des mains de géants, devant ces restes grandioses d'une cité dont les hommes seuls n'auraient pu renverser les formidables assises, et

que deux terribles tremblements de terre ont ruinée de fond en comble (4).

La nuit, qui arrive si brusquement dans l'Orient, nous surprit au milieu de cette contemplation silencieuse et des réflexions philosophiques que les ruines inspirent naturellement; elles eurent du moins pour résultat de faire trêve à nos inquiétudes et de me distraire quelque temps de mes sombres pensées.

X

Nous reposâmes sous nos tentes jusqu'au jour, qui nous apparut radieux; l'horizon s'empourpra du rouge le plus vif, mais bientôt de gros nuages gris s'amoncèrent sur nos têtes. C'était la première fois depuis notre arrivée au Liban que l'atmosphère perdait sa transparence; nos chevaux, abattus par l'influence de l'orage qui grondait dans le lointain, n'avaient plus aucune ardeur, nous n'avancions que lentement au milieu des précipices; bientôt le tonnerre se fit entendre, et de larges gouttes d'eau nous fouettèrent le visage. Nous nous décidâmes à chercher un refuge dans un village de Métoualis, que nous apercevions à une très-petite distance; mais au lieu de l'accueil bienveillant que l'on rencontre toujours chez les Maronites, nous fûmes reçus à Belari avec une défiance marquée; les chiens aboyaient après nous, les hommes nous regardaient d'un air farouche, les femmes s'enfuyaient à notre approche, et s'enfermaient dans leurs maisons, tandis que les enfants nous demandaient des bakschichs avec des cris aigus, en nous lançant de loin quelques pierres.

Ces Métoualis, qui pratiquent si mal l'hospitalité, sont d'anciens Syriens, devenus mahométans de la secte du calife Ali, séparée des *Sunnis* ou orthodoxes vers l'an 36 de l'hégire; ils occupent quelques pentes du Liban et de l'Anti-Liban, et la grande vallée qui sépare ces deux chaînes de montagne (2), et ils détestent, à l'égal des chrétiens, tous les musulmans de la secte d'Omar I^{er}; ce dernier ayant, dans leur opinion, usurpé le califat (3). Mustapha parvint cependant, à prix d'argent, à nous trouver dans ce village un abri contre la pluie; c'était une grange abandonnée, dans laquelle nous déjeunâmes de nos provisions, tout en ayant les yeux sur nos fusils pour

(1) L'Anti-Liban.

(2) Balbek, mentionnée dans l'Écriture sous le nom de Baal-Gad (Josué) et sous celui de Baalath (Rois), a été appelée Héliopolis, ville du soleil, par les Grecs. Le mot Baal, *Seigneur*, était pris en général pour le mot Dieu ou le plus grand des dieux : Zeus, Jupiter, Balus, Melkart, le Soleil et Bek, vient de l'égyptien baki, ville. Comme Palmyre, comme d'autres villes dans le Liban et dans toute l'étendue de son royaume, Balbek a été bâtie ou agrandie par Salomon (Rois). Macrobe nous apprend que ce furent des prêtres égyptiens qui y apportèrent le culte du soleil sous le nom de Jupiter, et il nous dit sous quelle forme il y était adoré. Le culte de Baal était répandu dans tout le pays de Chanaan, lorsque les Israélites en prirent possession sous Josué; il se maintint avec la plus grande opiniâtreté dans la Samarie, dans la Galilée, et au delà des frontières de la Palestine, chez tous les peuples circonvoisins. L'étendue de la Palestine ayant été considérablement rétrécie sous les successeurs de Salomon, le culte de Baal prit définitivement possession de ces contrées, et un de ces principaux sanctuaires fut établi à Balbek, où il subsista jusqu'au règne de Constantin, et même au delà. (Mgr MISLIN.)

(3) « Deux cités portaient autrefois le nom du Soleil, auquel elles étaient consacrées par la première et la plus excusable des idolâtries.

« J'ai visité ces deux villes à quelques mois de distance, l'Héliopolis d'Égypte n'a conservé aucune trace de ce colosse fameux, où peut-être Moïse avait été instruit dans toute la sagesse des Égyptiens; où Solon avait appris à donner des lois à la Grèce; où Platon passa treize années dans la société des prêtres, qui lui révélèrent les mystères de leur science, et l'initierent à la connaissance d'un Dieu unique.

« L'Héliopolis de Syrie, au milieu d'une plaine autrefois féconde, aujourd'hui changée en désert, se détache sur les flancs noirs de l'Anti-Liban; ses colonnes, hautes de soixante-dix pieds, ses portes inébranlables, ses murs épais, semblent défer les bouleversements de la nature aussi bien que les outrages des hommes. » (La Syrie en 1860, par George de Salverte.)

(1) L'un de ces tremblements de terre eut lieu en 1137, l'autre en 1170. Les édifices de Balbek ont sans doute beaucoup souffert aussi des différents sièges que cette ville eut à soutenir. On sait qu'elle fut prise d'assaut en 636 par les troupes d'Omar, lorsque après la prise de Damas par les musulmans, l'empereur Héraclius fut obligé de quitter la Syrie et de se retirer à Constantinople. Tour à tour occupée par les seldjoukides, les croisés, les kourdes, les omniades, les magnifiques débris de ses temples servaient à construire des maisons et des fortifications.

(2) C'est-à-dire la Calé-Syrie ou Syrie creuse des anciens.

(3) La nation des Métoualis fut presque anéantie en 1777 par le fameux Djézzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre, et ce n'est qu'au commencement du dix-neuvième siècle que leur race, s'étant de nouveau multipliée, ils ont pu redescendre vers Balbek, qu'habite leur émir; mais une grande partie de leur nation demeure auprès de Sayda et de Sour; ils ont aussi quelques villages vers la partie la plus élevée du district du Kesrouan.

être toujours prêts à nous défendre de quelque agression. Nos craintes ne furent point justifiées, et la pluie ayant cessé plus tôt que nous ne le pensions, nous continuâmes notre route. Le soir du même jour, après avoir aperçu de loin le lac desséché de Yammunah, dont les habitants du pays n'approchent qu'avec terreur, tant sont effroyables les apparitions qui pour-ivent, dit-on, le voyageur dans ce lieu souillé par le crime (1); nous arrivâmes enfin à Balbeck, que nous n'avions encore vue que de loin, et malgré les fatigues de la journée, nous voulûmes de suite examiner ses ruines gigantesques. Cette ville superbe, qui se distinguait entre toutes par la merveilleuse beauté de ses édifices, rendez-vous des commerçants du monde entier, et que tant de sièges n'avaient pu renverser, n'est maintenant qu'un misérable village, habité par des Métoualis et par quelques Grecs catholiques. Voilà ce que les cités les plus florissantes deviennent sous la domination des Turcs.

Le temple du soleil (2), dont la largeur était de deux cent soixante-huit pieds de long sur cent quarante-six de large, fut érigé, suivant les uns, par le roi Salomon, tandis que beaucoup d'Arabes, amis du merveilleux, assurent que les génies et les puissances invisibles ont seuls élevé ce monument colossal, et soulevé les pierres énormes qui composent le mur d'enceinte (3). Le second temple, plus petit, mais mieux conservé, avait été construit au troisième siècle, sous le règne de Caracalla (4); il fut converti en église chrétienne par l'empereur Théodose, et demeura consacré au vrai Dieu jusqu'à la conquête des Arabes.

Le lendemain matin nous allâmes rendre visite

(1) On voit encore près de ce lac les ruines d'un temple fameux, consacré à Vénus; le culte le plus honteux y était rendu au démon sous la figure de cette déesse.

(2) Il ne reste de ce temple que les six magnifiques colonnes d'ordre corinthien que la peinture et la gravure ont si souvent reproduites; elles ont 21 pieds 8 pouces de circonférence, et, avec leur entablement, 72 pieds de hauteur. Elles étaient primitivement au nombre de quarante-cinq, formant le péristyle de ce temple, dont la longueur était de 268 pieds et la largeur de 146. En 1751, il y avait encore neuf colonnes; mais déjà, en 1784, il n'y restait plus que ces six.

(3) Une de ces pierres, mesurée par le voyageur Wilson, a 69 pieds de long, 19 de large, et 13 de hauteur; la carrière dont on les a tirées est à un quart de lieue de la ville; mais comment a-t-on transporté ces blocs gigantesques? Sans doute la mécanique de ces temps-là avait des ressources qui nous sont inconnues.

(4) Le second temple, quoique plus petit, est encore colossal; il est beaucoup mieux conservé. À l'intérieur, il n'avait que 118 pieds de longueur et 65 de largeur. Il était entouré d'une galerie formée par trente-huit colonnes, dont vingt sont encore sur place; elles ont 44 pieds de haut et 15 pieds 8 pouces de circonférence.

C'est dans ce temple, si riche en ornements de tous genres, qu'on admire le plus la perfection qu'avait atteinte l'architecture à l'époque où il a été bâti. On peut encore descendre dans les chambres placées sous le temple, et monter, non sans difficulté, sur les murs d'enceinte. Comme c'est l'édifice le mieux conservé, il est probable que c'est là que le culte païen s'est maintenu le plus longtemps, et que se trouvait la statue d'Apollon, qui fut frappée de la foudre l'an 554 de notre ère. (Mgr Mistlin.)

à l'archevêque grec, vieillard vénérable qui nous reçut comme des frères, et nous offrit une touchante hospitalité dans sa pauvre demeure (1).

« Je vous attendais, dit-il à mon compagnon; un religieux, récemment venu de France, s'est informé de vous avec beaucoup de sollicitude; il a été étonné d'apprendre que vous n'aviez point encore visité Balbeck, et il m'a confié une lettre que j'ai promise de vous remettre à votre passage. »

Le bon vieillard alla chercher cette lettre que M. d'Alpanin ouvrit aussitôt avec une joyeuse émotion; mais à peine eut-il parcouru les premières lignes qu'il pâlit visiblement.

« Mon père est dangereusement malade, nous dit-il, il voudrait me revoir, je vais retourner à Paris au plus vite, Dieu fasse que j'arrive à temps! »

Il fit appeler Mustapha, que l'on eut quelque peine à trouver dans le village, où il croyait faire un plus long séjour, et il lui ordonna de tout préparer pour partir le jour même; il se mit ensuite à table avec nous, mais sans goûter à aucun des mets qui nous étaient offerts. Le bon prélat faisait tous ses efforts pour le consoler; il lui promit de dire le lendemain la messe à son intention, et nous donna sa bénédiction au moment des adieux.

Nous nous remîmes tristement en route, non pour Damas, comme le marquait notre itinéraire, mais avec l'intention de regagner le littoral, espérant nos chevaux pour les faire avancer plus vite sur le sol brûlant et crevassé de la Calé-Syrie (2) qui, de plus en plus resserrée entre les deux grandes chaînes de montagnes, finissait par ressembler au lit desséché d'un large torrent, dont le Liban et l'Anti-Liban étaient les rives colossales.

Nous marchions en silence, M. d'Alpanin et moi, nous abandonnant l'un et l'autre à nos réflexions. Je prenais une vive part à ses inquiétudes, il s'était toujours montré bienveillant à mon égard, je lui étais attaché par une intimité de plusieurs semaines et par les soins mêmes que je lui avais donnés pendant sa maladie; mais le regret de quitter cette contrée sans tenir la promesse que nous avions faite à nos amis de Bennaïkir entraînait certainement pour beaucoup dans mon chagrin.

« Que penseront-ils des Français? me disais-je, nous leur avions promis de revenir; une promesse, n'est-ce pas une chose sacrée! »

(1) La maison habitée par l'archevêque grec est étroite et sombre; au fond de sa cour se trouve l'église de Balbek, petit monument de style moresque, qui n'a de remarquable que ses ogives finement travaillées. Les hommes s'y asseyent sur des stalles rangées tout autour; les femmes, enveloppées de leur voile, se tiennent dans des tribunes grillées.

(2) La campagne de Balbek, gouvernée par l'émir Har-sousch, sous la dépendance du pachà de Damas, est composée d'une soixantaine de villages, tous habités par les Métoualis, excepté un petit nombre, qui le sont en partie par des Grecs, des Maronites, des Musulmans et des Druses.

« Autrefois on y voyait plusieurs villes, et la population y était si nombreuse, que, lorsque la Samarie eut été dépeuplée par Salmanazar, roi des Assyriens, il fit venir de nouveaux habitants de Babylone, de Cutha, d'Avah, de la plaine de Balbek, pour les mettre dans les villes de Samarie. » (Mgr Mistlin.)

Un secret pressentiment me disait aussi que ma présence pourrait leur être utile; n'avais-je pas été témoin à Eden des vagues inquiétudes du père d'Elia? Je fis part à M. d'Alpanin d'une partie de ces réflexions, en lui demandant s'il ne serait pas convenable que je retardasse mon départ de Syrie pour faire agréer ses excuses au cheik Kavven.

« Je vous croyais plus pressé de revoir votre mère, me dit mon compagnon en me regardant avec surprise. Ingrats que nous sommes! nous nous éloignons de nos parents sans penser que la mort peut les surprendre pendant notre absence! Mais madame Donnar est jeune encore, ajouta-t-il presque aussitôt, vous n'avez aucun motif d'être en peine de sa

santé, et, puisque vous désirez retourner à Bennakir, remerciez mille fois pour moi la famille Kavven de tous les soins que j'en ai reçus; je vous prierai même de lui faire agréer un léger tribut de ma reconnaissance que je me proposais hier de lui porter moi-même. »

Ces paroles firent cesser mon irrésolution; j'avais bien certains remords de conscience de retarder de nouveau mon retour auprès de ma bonne mère, mais je me dis qu'après tout, c'était l'affaire d'une quinzaine de jours, et je ne pensai plus qu'au plaisir de revoir ces chères montagnes, où j'avais passé de si douces heures.

Comtesse DE LA ROCHERE.

(La suite au prochain Numéro.)

LA MÈRE MILON

Vieille, infirme, c'était une pauvre indigente,
Faible d'esprit, jouet de l'enfant inhumain;
Elle venait, avec la troupe mendiante,
A ma porte parfois chercher un peu de pain.

De son œil incertain jaillissait l'étincelle
Du sentiment naïf qui pleure et qui sourit;
Elle avait l'air ému de l'animal fidèle
Caressant du regard la main qui le nourrit.

Un jour, elle me vit pâle et de deuil vêtue;
Durant trois ans, hélas! sur mon toit désolé,
La mort avait plané, puis s'était abattue,
Portant sa faux cruelle en mon cœur isolé.

A ses haillons divers alors la douce femme
Ajoute un fichu noir, modestement, dessous...
Quelqu'un l'apercevant : « C'est que la bonne dame
Qui me donne du pain est en deuil, voyez-vous! »

L'écho me rapporta sa touchante parole;
Quand son visage aimant revint chercher mes yeux,
Sur son front déprimé m'apparut l'auréole
De ces simples d'esprit du royaume des cieux.

Car il porte le sceau de la grâce infinie,
L'être qui de l'amour garde le feu sacré;
Ce que le monde appelle et science et génie,
N'en est que le rayon trop souvent égaré.

Près de ce feu divin l'esprit n'est qu'impuissance,
Dans nos vains compliments, formules de salon,
Cherchez un trait, un mot, qui vaille l'éloquence
Du pauvre fichu noir de la mère Milon!

Vous demandez, ami, quel sonci me réclame,
Et pourquoi sur mes traits ce voile encor plus noir?
Eh bien! c'est, voyez-vous, que cette tendre femme
Qui partageait mon deuil, est morte hier au soir!

M^{me} CAROLINE ANGEBERT.

REVUE MUSICALE

On trouvera, dans notre catalogue de février, une collection de nouveautés musicales, qui ont chacune un mérite spécial.

Lalla-Roukh, fantaisie de Krüger, se distingue par l'éléance et la simplicité du style; *la Sonnambula*, fantaisie de concert de Ketterer, est une des plus brillantes pages de ce compositeur, auquel nous devons aussi une belle fantaisie sur l'opéra de *Così fan tutte*. D'après ce chef-d'œuvre de Mozart, M. A. Gilbert a composé une charmante mosaïque, qui prend sa place parmi les meilleures productions musicales de la saison.

Voici un jeune auteur dont le nom ne nous est pas familier, et pourtant ses récentes compositions sont marquées au coin d'un incontestable talent. M. Colomer, à la fois pianiste distingué et savant harmoniste, a déjà publié plusieurs morceaux pour piano, qui le classent au rang des compositeurs de mérite. Sa *Villanelle* et sa *Première mazurka de salon*, que nous recommandons particulièrement, sont d'un goût charmant, et plairont à tous les amateurs consciencieux. On remarquera encore, dans la musique pour piano seule, l'ouverture de *Così fan tutte*, de Mozart, et celle d'*Oberon*, de Weber. — *Le Righi Kulm*, morceau très-original de Buttman; *Chant du cœur*, rêverie, par Froment; *Miss Alda* et *Val fleuri*, valse facile, méritent aussi une mention spéciale.

Les deux belles mélodies de Schubert, *L'Éloge des larmes* et *l'Adieu*, transcription de Leduc, doivent être classées parmi les compositions hors ligne.

Une série très-variée de morceaux pour piano et violon, occupe une place importante dans notre collection de ce mois. L'espace nous manque pour les désigner séparément, mais nous renvoyons les lectrices au catalogue, où elles pourront juger, d'après les noms des auteurs, que ces œuvres

sont toutes dues à des artistes de talent. Des danses de toutes sortes, et des quadrilles à deux et à quatre mains, au nombre desquelles nous citons le brillant quadrille d'Arban, *Così fan tutte*, comme un des grands succès de la saison, et la jolie valse de Strauss, *Lalla-Roukh*, où se retrouve une suite des plus gracieux motifs de cet opéra, complètent la partie instrumentale de notre musique de février.

Comme musique de chant, nous donnons quelques jolies mélodies avec paroles françaises, et les morceaux détachés de la magnifique partition de Mozart, *Così fan tutte*, opéra *buffa* en deux actes, exécuté récemment, pour la première fois, au Théâtre-Italien.

C'est à Vienne, en 1788, peu de temps après avoir composé *Don Juan*, que Mozart écrit, et fit représenter ce charmant ouvrage qui y obtint un brillant succès. Quoiqu'il fût déjà atteint de la maladie qui devait l'enlever si prématurément à ses glorieux travaux, cette œuvre n'en porte pas moins, comme toutes celles de ce grand maître, le cachet de la perfection, sous le rapport de l'art d'écrire comme sous celui de l'invention. Il s'y trouve une quantité prodigieuse de très-beaux airs pour voix de femme. L'air de ténor, *Un'aura amorosa*, est un véritable chef-d'œuvre de grâce, de fraîcheur et de sentiment; et en écoutant cette musique à la fois si simple et si grande, on est pris d'une admiration presque religieuse pour ce génie si tardivement reconnu, pour ce grand homme si pauvre et si mal récompensé. C'est dans cet opéra qu'il faut chercher ces ravissants duos, pour deux *soprani*, comme on n'en trouve jamais dans les ouvrages modernes. Les récitatifs y ont de toute beauté, et d'ailleurs, on peut dire que depuis les chœurs jusqu'aux moindres *solis*, tout y est admirable de perfection.

LES CONCERTS POPULAIRES — LA DAME BLANCHE — LES POÈMES DE LA NATURE



« Sœur Anne, ne vois-tu rien venir? disait, il y a quelques jours, un dilettante célèbre à l'un de ses camarades, grand amateur de nouveautés musicales, qu'il avait rencontré sur le boulevard des Italiens.

— Hélas! je n'aperçois que l'Espérance, lueur fantastique qui se dissipe à mesure qu'on approche d'elle, et qui s'évanouit tout à fait dès qu'on cherche à la saisir.

— Et rien autre chose, mon cher?

— Si fait, j'entrevois une ordine suave et gracieuse comme un oiseau des torrents; mais elle est enveloppée d'une foule si compacte, il se fait tant de bruit autour de son nid de roseaux, que je ne puis juger ni de sa beauté ni de son chant. Laissons passer les heures de fièvre, afin de pouvoir paisi-

blement entendre cette création nouvelle que les uns applaudissent à outrance et que les autres déchirent à belles dents.

— Quelle disette de talents, reprit le premier interlocuteur, et comment passer sa soirée dans cet affreux Paris, ruisselant de crotte et de jouets d'enfants!

— N'est-ce pas aujourd'hui dimanche? s'écria l'autre du ton de l'homme qui vient de découvrir un trésor.

— Malheureusement oui! jour où l'on dîne mal partout, et où l'on ne s'assied bien nulle part.

— Allons au concert populaire.

— Pouah! on y sent la galette et les marrons, on y vend du cidre, et l'on y froisse des blouses!

O misère de l'esprit! ô petitesse de l'orgueil! les deux grands hommes, dédaignant l'orchestre de Padeloup, s'en allèrent bras dessus bras dessous, déguster de leurs délicates oreilles les airs avinés des Bouffes-Parisiens!

Salut à l'artiste éminent qui a conçu la grande et

salutaire pensée de répandre parmi le peuple la musique sérieuse, la musique des maîtres, la musique classique à laquelle ne pourront jamais se comparer les compositions modernes, si brodées, si fastueuses qu'elles puissent être ! Quelle interprétation puissante du génie des grands créateurs ! comme les thèmes sont largement reproduits, les modulations finement comprises, l'ensemble correct et magistral ! dans quel pays entendra-t-on la *Flûte enchantée*, les *Noces de Figaro* et le *Don Juan*, de Mozart ; la *Belle Mélusine*, de Mendelssohn ; l'*Adagio en mi majeur* du quatuor d'Haydn, la *Symphonie pastorale* de Beethoven, et le *Roi des Génies*, de Weber, exécutés avec cette ampleur, cette verve et cette grâce que le talent de Padeloup semble avoir inoculées à ses exécutants ?

Aussi n'est-ce pas le peuple en haillons qui fréquente la salle du Cirque, c'est le peuple travailleur et intelligent, c'est la bourgeoisie distinguée, c'est l'aristocratie des artistes, c'est le monde pensant, c'est-à-dire le meilleur monde. Laissons donc aux dilettauti prétentieux les salles où l'on va entendre de mauvais professeurs de piano, rêvant les palmes de la gloire, et écoutons, de toutes nos facultés, cette majestueuse musique classique dont l'écho seul nous charme comme un doux et premier souvenir.

Il ne faut pas cependant que notre goût pour la musique ancienne nous fasse oublier les chefs-d'œuvre de la musique de notre époque.

Le théâtre de l'Opéra-Comique donnait dernièrement la millième représentation de *la Dame Blanche*, cette délicieuse partition qui traduit si admirablement le genre du génie français. La soirée se composait, en outre, de *Jean de Paris* (spécimen de la première manière de Boieldieu). Entre deux actes, le buste du célèbre compositeur, apporté sur la scène, fut couronné de lauriers. Cinq bannières, indiquant les ouvrages du célèbre compositeur, enveloppaient comme d'un nuage de soie et d'or le jeune virtuose, qui récita ces stances de Méry :

A BOIELDIEU

Gloire à l'œuvre où partout chante la mélodie,
Œuvre de Boieldieu, mille fois applaudie,
Et, comme aux jours passés, si jeune aux jours présents ;
Paris la voit encor dans une salle pleine,
La Dame d'Avenel, la dame châtelaine !
Centenaire dix fois, après trente-six ans !

C'est que Scribe a donné tout ce que le poète
Peut inventer de mieux pour la lyre interprète,

Et le maître inspiré prodigua, tour à tour,
Le charme que les mois n'ont jamais su décrire,
L'accent qui fait rêver, l'accent qui fait sourire,
La gaité de l'esprit, l'extase de l'amour !

C'est que tous ces accords dont la grâce suprême
Éclate dans la voix, l'orchestre, le poème,
L'art savant de sa nuit ne les a pas couverts ;
Car Boieldieu, c'est là sa plus belle victoire,
Rend tout public artiste et parle à l'auditoire
Cette langue du cœur que comprend l'univers !

Puis, avec quel bonheur le grand maître varie
Les accents inspirés par sa muse chérie !
Quel fleuve d'or tombé de son luth souverain !
Que de rayons venus de la brume écossaise !
Par cette œuvre, surtout, la musique française
N'a rien à redouter des Alpes ou du Rhin !

C'est à nous de fêter ce noble millésime,
Qui semble élever l'œuvre à sa plus haute cime :
Et puis... connaissons-nous les secrets du trépas ?...
Qui sait ? peut-être ici plane sous cette voûte
Une ombre qui, ce soir, joyeuse nous écoute,
Un auditeur de plus que nous ne voyons pas !

Avouons-le franchement, sauf les quatre derniers vers, cette composition plus ou moins lyrique ne nous semble pas à la hauteur du chef-d'œuvre qu'elle a voulu glorifier.

Puisque nous sommes en train de parler de poésie, disons quelques mots d'un livre musical publié récemment par M. Prévost Rousseau, sous le titre de *Poèmes de la nature*. Ce recueil, plein de fragments délicieux, a été inspiré au jeune compositeur, par les sonnets si justement vantés de M. Edmond Arnould, mort il y a peu de temps.

Un premier sonnet, sous le nom d'*Invocation*, ouvre d'une manière grandiose ce poétique oratorio :

Je crois ! mon œil voit Dieu dans toute la nature,
Dans le chêne superbe et dans l'humble roseau,
Tout me parle de Dieu, le ciel, la terre et l'eau,
L'Océan qui mugit, le ruisseau qui murmure...

Rien de plus suave que le duo des fleurs :

Viens au bord des prés, viens courir
Parmi les fleurs que l'aube arrose ;
Viens, enlions-nous de la rose,
De la rose qui va mourir.

Cette musique est fraîche comme la poésie, et prouve une fois de plus que les bons vers n'écrasent pas la bonne musique.

MARIE LASSAVER.

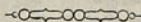
Economie Domestique

Crêpes anglaises.

Dans un quart de litre de lait, battez six jaunes d'œufs, jusqu'à ce que ce soit épais ; ajoutez-y de la farine de manière à former une pâte d'épaisseur moyenne. Ajoutez deux cuillerées de liqueur de gingembre, un verre d'eau-de-vie, un peu de sel, re-

muez le tout. Mettez gros comme une noix de beurre dans la poêle ; quand il est fondu, versez-y une cuillerée à potage de la pâte, laissez bien frire, et quand une certaine partie de ces crêpes sont empilées sur une assiette, arrosez-les de rhum dans lequel vous aurez fait fondre du sucre.

Correspondance.



Dous avons passé le jour de l'an encore une fois, mes chères amies; tant bien que mal, il file comme une étoile dans cet abîme du temps dont nulle chose ne revient. C'est, comme vous le savez déjà, un usage bien ancien de se complimenter le premier jour de la nouvelle année.

J'ignore quel genre de cadeaux notre mère Ève faisait à ses petits enfants, les tambours et les chevaux de bois n'étant pas, dès lors, connus; il faut croire qu'ils se contentaient de peu, c'est ce que Milton nous apprend dans le *Paradise lost*. Le premier cadeau de notre père Adam à son épouse fut une branche de jasmin. C'était peut-être pour ses étreintes.

Quoi qu'il en soit de son ancienneté, cet usage est toujours en vigueur parmi nous; c'est le seul qui tienne encore, au milieu de toutes les ruines, de toutes les défaillances de nos mœurs primitives, disparues. Voyez comme les anniversaires s'effacent peu à peu de notre civilisation. Le jour de la fête, celui de la naissance, toutes les dates qui réunissaient jadis la famille, sont aujourd'hui négligées ou méprisées. Appellerons-nous cela le siècle des lumières? Ce serait triste. Déplorons ensemble cet oubli auquel le cœur perd des joies si vraies et des réunions si douces. Heureusement, bien des familles conservent encore la religion de ces jours, et les fêtent avec fidélité. Ce sont les meilleures, n'en doutez pas, celles où les traditions du vieux temps, le respect pour les grands parents, l'union fraternelle se conservent religieusement, et qui ne renonceraient pour rien au monde à célébrer une fête et donner un bouquet à toutes les dates que l'almanach leur signale.

Le jour des Rois était encore une fête de famille. On se réunissait chez le plus âgé, autour de la bûche énorme, conservée avec soin pour ce jour, si beau dans les annales de la chrétienté. Aujourd'hui on mange bien la galette, mais c'est un savarin, un moka, un gorenflot, et il n'y a pas de fève dedans. Les pâtisseries trouvent cela d'une finesse et d'un tact parfaits; nous-mêmes nous avons la sottise d'en rire.

Heureusement, comme je le disais tout à l'heure, bien des maisons aiment encore ces réunions patriarcales; c'est là qu'on rencontre souvent de ces types nobles et purs que notre société actuelle ne produit plus, parce qu'elle les gâte. Si vous voulez, je vais vous esquisser un de ces portraits malheureusement rares aujourd'hui; et je suis sûre que l'original deviendra une de vos amies.

J'assistais le jour des Rois de cette année au tirage de la fève dans une de ces anciennes maisons du Marais où tous les souvenirs sont des devoirs. Bien retirée, bien close au bruit tumultueux de notre grande cité, cette vénérable famille mène une existence toute primitive; vie bourgeoise, aisée cependant, ne manquant de rien, désirant peu; austère par ses vertus et l'amour des devoirs; gaie par l'accomplissement de ces mêmes vertus, bonheur du foyer domestique!

Le 6 janvier, trois générations étaient groupées autour du fauteuil d'une aïeule presque octogénaire. On n'en riait pas moins, à commencer par elle.

Un plateau chargé de tasses de thé, de bonbons, de gâteaux, avait été posé sur un guéridon par une vieille domestique, depuis quarante ans au service de la maison. Après avoir regardé de tous côtés, et pour placer son petit mot au milieu du cercle intime dont elle avait conscience de faire partie :

« Mais, dit-elle, je ne voyons pas la cousine Brémard; pourquoi donc qu'all' n'est pas ici, ce soir? »

— C'est vrai, s'écria tout le monde à la fois, il est neuf heures, et la cousine n'est pas encore arrivée! » Et les deux jeunes filles, et le petit garçon de s'inquiéter, d'aller à la fenêtre juger le temps qu'il fait, maudissant la tempête qui soufflait ce soir-là, et qui empêchait la cousine Brémard de venir tirer les rois avec eux. Tout le monde l'aimait. Faisons aussi connaissance avec elle.

Félicité Brémard n'est d'abord la cousine de personne; et c'est probablement pour cela que tout le monde la nomme ainsi. Elle vit seule, sans parents, sans autres liens que ceux que ses vertus et sa charité lui ont faits. Elle n'est pas riche, mais elle donne toujours; matin et soir, elle donne quelque chose.

Si en revenant de faire son petit marché, car elle n'a point de domestique, elle rencontre une pauvre mère de famille, elle lui offre les œufs frais qu'elle vient d'acheter, ou le beurre, ou n'importe quelle provision qui se trouve sous sa main. Elle donne tout ce qu'elle peut et au delà; si elle donne ses souliers aux pauvres, elle choisit les meilleurs, car, dit-elle, à qui serviront-ils quand je n'en voudrai plus? Aux vieillards, toujours une petite pièce blanche : « Employez bien cet argent, dit-elle, et Dieu vous bénira. » Avec son aumône, un petit mot de pitié; aux jeunes filles, une pensée pure, humble et douce; aux garçons, la droiture, la fermeté, l'honneur; aux mères, la résignation et le courage... Le courage soutien des mères, don que Dieu leur fit avec celui de l'espérance!

Vous comprenez, mes enfants, que la cousine Brémard est adorée de tous ceux qui la connaissent. Je ne l'ai vue que deux fois, et j'en raffole. Elle croit être seule, oubliée de tous, la bonne âme, et tandis que dans son logis solitaire, un peu triste, un peu froid à l'œil, elle pleure en pensant aux heureux de la terre, à ceux qu'on aime, à ceux qu'elle devait aimer... on la bénit partout; partout elle est citée comme un modèle, une vertu accomplie. Mais, hélas! l'amour-propre ne remplace pas le bonheur. Le moindre mot d'amitié, la plus légère caresse d'une fille chérie, consoleraient mieux son âme, et combleraient bien mieux le vide de son grand cœur.

La cousine Brémard est âgée de quarante-cinq ans à peu près. Elle a été très-belle, et il lui reste encore des traits de cette beauté qui ferait l'orgueil de bien d'autres: beaux cheveux noirs; taille mince et élancée; un œil bleu plein de douceur, des traits fins et réguliers, un son de voix ineffable. Par exemple, mademoiselle Félicité s'habille en dépit du sens commun. Pas de crinoline !

« Pourquoi donc se charger de ces cercles de fer, dit-elle en riant, lorsque les jeunes filles la plaisantent sur son mépris en matière de cage; et ma robe noire, vous ne l'aimez donc pas non plus? Préférez-vous me voir en bleu azuline ou en cuir de Russie? »

— Non, cousine Brémard, non, répondent ses deux petites amies, nous vous voulons telle que vous êtes, et pas autrement.

— Merci, » dit-elle.

Toujours en noir, et sa robe n'est pas neuve! N'importe. Elle a aussi un chapeau et un certain bonnet qui datent de 1840. Bah! « L'habit ne fait pas le moine. » D'ailleurs, dans cet accoutrement, elle a un grand air; quelque chose qui commande le respect, et inspire une sympathie profonde. Ah! si quelqu'un osait se moquer de la cousine Brémard au Marais, on lui ferait un mauvais parti. Se moquer d'elle? Qui donc oserait? Ceux qui oublient leur mère! Et ceux-là sont rares...

Dans le quartier Saint-Louis, la cousine Brémard fait autorité. On la consulte quand on est malade; on la consulte aussi quand on est malheureux. Si les petits enfants ont un bobo au doigt, ils viennent chez la cousine Brémard demander de son onguent. Les cœurs tristes viennent aussi la trouver; et dans bien des familles, elle a fait rentrer l'harmonie et la paix. La paix! le premier bien de notre pauvre vie!

A voir son petit logis mesquin, propre, bien ciré, un peu vide, vous diriez d'abord celui d'une religieuse ou d'une vieille demoiselle égoïste, qui va promener tous les jours son petit carlin autour de la place Royale ou au Luxembourg; mais à l'examen, on y rencontre mille choses qui font juger tout autrement celle qui habite cet humble réduit. Des livres, des fleurs, un petit objet de laque ou de cristal, le compte de ses dépenses, où la liste des secours l'emporte de beaucoup sur celles de la cuisine; une statuette en terre cuite représentant la Rosée du matin, idée charmante et fraîche qu'on s'étonne de trouver dans cette chambre austère; on s'étonne plus encore lorsqu'on lit au bas: « Félicité Brémard. » — Oui, c'est elle, qui l'a modelée dans ses

heures de loisir et de poésie; car c'est une poésie tout entière que cette femme; d'autant plus qu'elle ne s'en doute pas.

Telle que vous la voyez, elle est très-instruite, et avec sa simplicité charmante, elle n'ose pas dire qu'elle a beaucoup lu; qu'elle sait l'anglais et l'espagnol, et même un peu de latin; mais cela, elle le dit tout bas; et le nie même à l'occasion: « Seulement, dit-elle, ce qu'il en faut pour comprendre à livre ouvert: *Dominus vobiscum.* »

Cependant, son petit appartement n'est pas trop triste, et au dehors elle a de l'espace, des arbres et de l'air; c'était la grande ambition de son confortable. Des arbres, des petits oiseaux dans les branches, qui chantent l'été, et l'hiver viennent cogner à sa fenêtre pour avoir du pain. Quelquefois elle a des fleurs aussi, mais quand elles ne coûtent pas cher.

Bref, le jour des Rois de cette année 1863, la cousine Brémard, ayant bien lissé sa robe, lissé ses beaux cheveux noirs, mis son vieux chapeau et ses caoutchouc, se disposait à venir chez ses amis de la rue Saint-Louis, ayant préparé les étrennes des deux jeunes filles, celles du petit garçon, sans oublier Catherine, qui fait de si bonnes broches. Chaque petit paquet est étiqueté soigneusement: à Valentine, un mouchoir brodé par mademoiselle Félicité; à Jeanne, des manches de mousseline également brodées par elle; au petit garçon, un jeu de patience; à l'aïeule, une image sainte représentant la Vierge au Linge, de Raphaël, peinte sur vélin par mademoiselle Félicité. Des bonbons brochant sur le tout, pour régaler la compagnie; et une pièce de cinq francs en bel or neuf pour Catherine.

Malheureusement le temps était affreux, et la pluie tombait toujours. On perdait patience chez ses amis de la rue Saint-Louis; elle aussi, toute seule dans ce logis sombre. Enfin, un petit moment de calme au ciel lui permit de sortir; elle le saisit avec empressement, et la voilà qui nous arrive tout essoufflée.

On entoure la cousine Brémard, on l'embrasse; on la tire par son châle, par sa robe noire, qui résiste mal; au milieu de ces cris de joie, s'élève le son de voix enchanteur de la bonne cousine qui demande grâce sans l'obtenir.

Entraînée comme les autres vers cet être irrésistible, je lui tendis la main, sans trop oser cependant, car je la connais peu; mais sans doute elle me comprit, et se penchant doucement vers moi, elle m'embrassa. J'en étais toute fière.

Voilà, mes amies, ce que la bonté nous donne; l'amour. Et croyez bien que pour être ainsi, avec cette ampleur de grâces et de vertus, il faut avoir une âme d'élite, y compris beaucoup d'esprit. On ne fait pas toujours des poèmes avec cet esprit-là, mais, ma foi, on n'en vaut que mieux.

La soirée du 6 janvier me restera dans la mémoire. Ces réunions modestes, en famille bien unie, laissent dans l'âme une émotion très-douce; et quand on rencontre une cousine Brémard, c'est le complément du bon et du beau; ces grandes âmes ont une beauté plastique comme le corps; beauté resplendissante; qui dure davantage, et le temps ne peut rien contre elle.

Je voulais vous donner quelque nouvelle sur no-

tre vie d'hiver; à vous surtout, mes lectrices éloignées de la capitale. Mais que dire, après cette bonne soirée et après la cousine Brémard? L'orchestre de Strauss ferait trop de bruit, n'est-ce pas? — D'ailleurs nous n'avons presque que les bals officiels encore. Peu d'invitations dans ce grand monde qui ne danse que par caprice et par boutades, et qui n'est jamais content de rien, parce qu'il veut trop de choses.

Le mois prochain, il me sera plus facile de vous donner quelques nouvelles de notre vieux Paris. Je vous promets de vous parler de quelques maisons dignes d'attirer votre attention et votre intérêt.

Je vous promets aussi plus de détails sur cette bonne cousine Brémard, pour achever de vous la faire bien connaître.

M. Louis Bauderon a repris ses entretiens sur les beaux-arts. On ne peut assez recommander ce cours pour les jeunes personnes. Il est à la fois attachant, instructif et amusant.

Sous la forme de conversation, M. Bauderon nous initie aux commencements de l'art en Grèce; puis à celui de l'art byzantin; enfin, l'art chrétien, se manifestant par une architecture nouvelle; plus tard, par les chefs-d'œuvre des grandes écoles de la Renaissance.

Tous les samedis, chez M. Bauderon, rue Vintimille, 16.

MODES

Je viens, mes chères amies, vous donner pour la dernière fois quelques détails sur les toilettes de bal et de soirée; je crois que vous serez suffisamment renseignées sur tout ce qui peut vous être nécessaire à cet égard.

Les robes légères, comme je vous l'ai déjà dit, doivent être préférées aux robes de soie pour le bal, et je vous engage, autant que possible, à les faire vous-mêmes; si vous êtes obligées d'avoir recours à la couturière, vous dépenserez souvent plus pour la façon que pour l'achat de la robe.

Les robes en tarlatane et en tulle sont en grande faveur cet hiver; j'en ai vu de charmantes en tarlatane blanche; une était garnie, dans le bas, de trois biais en tarlatane bleu de ciel, de 6 centimètres, sur lesquels était posé un entre-deux de 3 centimètres en blonde blanche; ces biais étaient à 10 centimètres les uns des autres, et le milieu des intervalles était garni d'une petite ruche en tarlatane bleue. Le corsage était à pointe avec un fichu en tarlatane blanche, drapé et posé autour des épaules; il formait berthe derrière et croisait devant; il était garni, ainsi que les manches, d'une petite ruche semblable à celle de la jupe; la jeune fille qui la portait n'avait aucun bijou, et avait dans les cheveux une touffe de fleurs en velours bleu de ciel, posée en diadème; deux autres touffes formaient nœud sur les côtés.

Une autre robe, également en tarlatane blanche, avait des pattes en tarlatane rose de 30 centimètres, partant de l'ourlet, montant sur la jupe, et finissant en pointe; ces pattes alternaient avec des ruches de 70 centimètres, partant de l'ourlet et montant également sur la jupe.

Les robes en tulle s'ornent de diverses manières, mais les plus jolies sont celles garnies de ruches, ou bouillonnées, en tulle mélangé de petite blonde noire de 2 centimètres. Une robe en tulle, à très-petits pois, garnie d'un bouillonné en tulle, posé de manière à former une large grecque, et deux ruches en tulle bordées d'une blonde noire, placée de chaque côté, et suivant les mêmes contours, le corsage garni des mêmes ruches, plus petites, formant plastron et châles, fait une très-jolie toilette que complète fort bien une guirlande... n'allez pas rire, mesdemoiselles, car madame Beaussier en a fait une délicieuse coiffure, une guirlande de fleurs de pommes de terre.

Une jeune fille de ma connaissance, fidèle aux conseils que je lui donne, ainsi qu'à vous, vient de se faire une charmante toilette exécutée entièrement par elle. Sa robe est en organdi, ornée dans le bas, de cinq bouillonnés, bordés de chaque côté d'un velours noir très-étroit; le corsage est froncé à la taille, et aux épaules sur un poignet qui est recouvert d'un bouillonné bordé de velours; les manches et la ceinture, à longs pans, sont garnies de même. Elle a fait sa coiffure en velours noir et boutons de roses. Le bouquet de fleurs est posé entre les deux bandeaux; de chaque côté part un coquillé en velours, terminé par un nœud dont les pans tombent sur le cou.

Pour soirée, la robe de taffetas ou de foulard, avec la guimpe en mousseline, est toujours ce qui convient le mieux aux jeunes filles.

La dentelle noire est presque indispensable pour toilette de bal ou de soirée, pour jeune femme.

Avec ces toilettes de bal, je vous engage à prendre le jupon multiple de madame Pauline, 100, rue de Cléry. Ce jupon a seulement trois ressorts en acier souple, il est recouvert de volants de différentes grandeurs, et figure plusieurs jupons retenus par une seule ceinture. Vous éviterez alors le désagrément de la cage si embarrassante au bal, et qui fait des oscillations fort disgracieuses. Vous trouverez aussi, dans la même maison, les charmantes sorties de bal en flanelle anglaise, rouges ou bleues bordées de blanc, ou blanches bordées de flanelle noire, violette ou bleue. Un capuchon est fixé à ces sorties de bal qui sont très-chaudes et très-légères, n'étant pas ouatées; vous n'aurez donc pas à craindre de chiffonner vos toilettes avec ce vêtement. On fait aussi les manches assorties.

Les manches de robes se faisant très-étroites, la lingerie a subi aussi de grandes réformes. Les manches en mousseline et nansouk n'ont plus que 50 à 60 centimètres de largeur; en nansouk, elles se font à poignet très-haut avec ou sans manchette, ou le poignet très-bas avec manchette droite ou à pointe; la broderie russe, surtout en noir, est très-jolie pour parure d'intérieur. En mousseline, le poignet est généralement assez large pour laisser passer la main, il est formé par un entre-deux brodé, garni d'une petite dentelle tombant sur la main; on peut en ajouter une remontant sur la manche; si elle doit être portée avec une manche demi-ouverte, on pose sur le bouillonné un entre-deux comme celui du poignet, avec la même dentelle, afin de garnir l'ouverture de la manche de la robe. On peut encore la tailler plus longue que les manches ordi-

naïres, et faire partir du poignet cinq ou six entre-deux de 10 centimètres, remontant sur la manche qui est taillée dans le bas en cinq ou six bandes, que l'on fronce de chaque côté sur les entre-deux. On en fait aussi à coude, bordées d'un entre-deux brodé et d'une valenciennne.

L'hiver peu rigoureux, jusqu'à présent, vous a peut-être fait négliger les fourrures; cependant il serait prudent de vous en occuper, si vous ne voulez pas être désagréablement surprises par le froid qui, tôt ou tard, se fera sentir. Les pèlerines ont remplacé les berthes; les cravates sont fort commodes. Les manchons varient peu, la grandeur est à peu près le seul changement qu'on leur fait éprouver; ils sont petits cette année.

Abordons une grave question, mesdemoiselles, vous n'êtes jamais embarrassées lorsqu'il s'agit d'allonger une robe défraîchie dans le bas, mais il n'en est pas de même si vous voulez l'élargir, après avoir pris un ou deux lés pour refaire un corsage. Si vous destinez cette robe à l'intérieur, vous pouvez vous dispenser de prendre sur la jupe en mettant une veste en drap; si au contraire la robe est d'une étoffe plus habillée, séparez chaque lé par une pointe en velours, large de 15 ou 20 centimètres dans le bas, et se terminant tout à fait en pointe à la taille; le bas ayant seul besoin d'être élargi. Le velours convient pour robe de soie; on peut ajouter une guipure ou une passementerie posée sur la couture, mais cet ornement sur une robe en moire ou en gros de Tours ne peut être porté que par vos mères ou vos sœurs mariées. Si vous voulez élargir une robe en reps ou en popeline, vous mettez les pointes en même étoffe ou en taffetas de même couleur, mais d'une nuance plus foncée que la robe.

Utilisez autant que possible ce que vous possédez, mais abstenez-vous, surtout, de donner vos robes à vos domestiques, lorsque vous ne les trouvez plus assez fraîches pour les porter.

On ne se rend malheureusement pas compte des graves inconvénients qu'entraîne cette habitude. Economisez pour leur donner de temps en temps une robe, un bonnet ou un châle d'une étoffe solide, mais en rapport avec leur position. Vous faites naître de mauvaises pensées dans l'esprit d'une

pauvre fille qui vous voit avec humeur porter une robe qu'elle croit lui être destinée. Qui sait même si elle ne sera pas tentée de mettre hors de service les vêtements confiés à ses soins, afin de les avoir plus tôt en sa possession? N'est-ce pas aussi ce qui a fait adopter cette mode anglaise qui s'introduit en France depuis quelques années, de laisser les bonnes porter chapeau? C'est avec un certain orgueil qu'on sort avec ses enfants, en se faisant accompagner d'une bonne qui a laissé le bonnet et le tablier blanc pour prendre le chapeau, et on rougirait de se promener avec une amie à laquelle sa position de fortune ne permettrait pas d'être mieux mise. Il ne serait pas convenable que la domestique fût habillée avec autant d'élégance que sa maîtresse, et cependant celle-ci, en lui donnant les débris de sa toilette, l'engage à faire tous ses efforts pour l'égaliser, et plutôt que de l'aider par ses présents à faire quelques épargnes, elle l'entraîne à de grandes dépenses pour ajouter à ce qui manque au détail de sa toilette. Si elle ne peut subvenir à ces dépenses, elle complètera alors par des objets fanés.

Il ne faut d'ailleurs, à mon avis, pour être dégoûté de cette habitude, que se promener dans les rues de Londres. Toute la toilette, après avoir été de la maîtresse à la domestique, qui ne quitterait pas le seuil de la maison sans son chapeau, passe ensuite à la mendicante, qui vient vous tendre la main avec une robe aussi sale que celle de nos mendiants de Paris, mais d'un aspect repoussant par son air d'opulence déchue; des volants en guenilles, un corsage d'une autre étoffe semblant prêt à quitter celle qui le porte; elle est en outre affublée d'un chapeau dont il est impossible de définir la couleur, et de fleurs qui paraissent avoir roulé dans les ruisseaux.

Je suis loin de vous engager à être fières, personne plus que moi ne désire voir les domestiques heureux; mais sachons adoucir leur position sans leur donner des goûts de luxe qui les entraîneront à sortir de leur sphère, et ne leur laisseront que la misère pour leurs vieux jours.

Je viens en finissant cette causerie, mes chères amies, vous remercier de tous les aimables souhaits qui nous sont arrivés pendant ces deux derniers mois.

EXPLICATIONS

Planche II

COTÉ DES BRODERIES. — 1 et 2, Guimpe — 3 et 4, Parure pour enfant — 5, Écusson avec M. A. — 6, Mouchoir — 7, O. B. enlacés — 8, Angèle — 9, Écusson avec H. V. — 10, J. D., pour taie d'oreiller — 11 et 12, Parure — 13, Écusson avec Marie — 14, Blanche — 15, Écusson avec M. T. G. enlacés — 16, B. G. — 17, H. G. enlacés — 18, Mouchoir — 19, Écusson avec A. M. — 20, Oline — 21, Louise — 22, M. L. V. enlacés — 23, B. D., pour taie d'oreiller — 24 et 25, Parure — 26, A. L. — 27, Juliette — 28, D. M. pour linge de table — 29, A. B. enlacés.

COTÉ DES PATRONS. — 1, L. G. — 2, H. B. enlacés — 3, M. C. enlacés — 4 à 8, Zouave d'enfant — 9 à 11 bis Brassière pour Baby — 12, Bavoire — 13 à 24, Travestissement pour miss Lily — 24 bis à 31, Hortensia — 32 et 33, Vido-poche — 34 et 35, Porte-tabac.

COTÉ DES BRODERIES

1 et 2, Guimpe pour jeune fille.

1, Devant.

2, Dos.

Cette guimpe peut se faire en plumetis sur mous.

seline, ou en point à la minute sur nansouk. — La guimpe étant ouverte dans le dos, il faut placer l'étoffe en double pour tailler le devant qui est en un seul morceau.

3 et 4, *PARURE* pour enfant en point de poste et point à la minute sur nansouk ou sur toile.

3, Col.

4, Manchette.

5, *ECUSSON* avec *M. A.*, plumetis, cordonnet et point de sable.

6, *MOUCHOIR* avec sujet au coin, plumetis, cordonnet, point de sable et jours.

7, *O. B.* enlacés, plumetis et cordonnet.

8, *Angèle*, plumetis et cordonnet.

9, *ECUSSON* avec *H. V.*, anglaise, plumetis et cordonnet.

10, *J. D.*, pour taie d'oreiller, plumetis et cordonnet.

11 et 12, *PARURE* en broderie russe, ou plumetis et point de sable.

11, Col.

12, Manchette.

On couvre la grecque d'une soutache en laine noire très-fine. Consultez l'explication de la broderie russe, parue dans le numéro de Janvier.

13, *ECUSSON* avec *Marie*, plumetis ou point de poste et point à la minute.

14, *Blanche*, gothique, plumetis et cordonnet.

15, *ECUSSON* avec *M. T. G.*, point de poste et point à la minute.

16, *B. G.* enlacés, anglaise, plumetis et cordonnet.

17, *H. G.* enlacés, anglaise, plumetis et cordonnet.

18, *MOUCHOIR* avec coin, plumetis, cordonnet, feston, point de sable et jours.

19, *ECUSSON* avec *A. M.*, anglaise, plumetis et cordonnet.

20, *Olindine*, plumetis et cordonnet.

21, *Louise*, plumetis et cordonnet.

22, *M. L. V.* enlacés, plumetis et cordonnet.

23, *B. D.*, grande anglaise, pour taie d'oreiller, plumetis.

24 et 25, *PARURE*, plumetis, cordonnet, feston, point de sable et jours.

Le feston du bord se garnit d'un picot.

24, Col.

25, Manchette.

26, *ECUSSON* avec *A. L.*, plumetis, cordonnet et point de sable.

Le chiffre est en feston et plumetis.

27, *Juliette*, plumetis.

28, *D. M.* enlacés, pour linge de table, plumetis, cordonnet et point de sable.

29, *A. B.* enlacés, feston, plumetis et cordonnet.

COTÉ DES PATRONS

1, *L. G.*, fantaisie, plumetis, cordonnet et point de sable.

2, *H. B.* enlacés, plumetis et cordonnet.

3, *M. C.* enlacés, plumetis et cordonnet.

4 à 8, *ZOUAVE D'ENFANT*, broderie russe.

Il se fait en drap léger, la broderie russe est en laine ou en gros cordonnet; la guirlande est entourée d'une soutache.

4, Devant.

5, Moitié du dos.

6, Manche dessus.

7, Manche dessous.

8, Croquis du zouave,

9 à 11 *bis*, *BRASSIERE* en piqué anglais pour baby.

Il faut plier l'étoffe, poser le pli sur le patron du devant, et tailler la brassière en un seul morceau.

9, Devant.

10, Dos.

11, Manche.

11 *bis*, Croquis de la brassière.

12, *BAYOIR* en piqué anglais. Il se garnit d'une bande festonnée très-basse.

13 à 24, *COSTUME DE CRACOVienne* pour miss Lily.

13, Devant de la veste.

14, Petit côté du dos.

15, Moitié du dos.

16, Manche dessus.

17, Manche dessous.

18, Gilet devant.

19, Moitié du dos.

20, Croquis du travestissement.

21, Biais du bord de la toque de poupée.

22, Pointe.

23, Fond.

24, Croquis de la toque.

Consultez l'explication de la gravure de Janvier, pour exécuter ce travestissement.

Le gilet et la toque sont de même étoffe que la bande de la jupe; le gilet est orné d'une passementerie et de boutons en or.

Pour faire la toque, taillez une bande en biais sur le patron n° 21, réunissez les deux bouts par un surjet, fixez le fond n° 23 à cette bande, en plaçant l'étoile de la lettre A sur l'étoile de la lettre A du biais. Placez une épingle sur chacune des étoiles du fond et du bord, et réunissez ces deux parties, en faisant au fond trois plis dans l'intervalle de chaque épingle. Vous taillez ensuite cinq morceaux sur le patron n° 22, il faut les doubler, en enfermant dans la doublure un morceau de carton mince ou d'étoffe raide; vous réunissez ces cinq pointes par une couture sur chacun des petits côtés du patron, et vous les fixez sur le biais, en ayant soin de placer les coutures des pointes sur les étoiles du bord. Il ne vous reste plus qu'à orner cette petite coiffure d'une bande de cygne sur le bord, d'une ganse d'or sur les coutures et le haut des pointes, et d'un gland d'or à l'extrémité d'une des pointes de côté.

24 *bis* à 31, *HORTENSIA*.

24 *bis* à 26, Patrons des feuilles.

27 à 30, Patrons des pétales.

31, Croquis de l'hortensia.

Pour faire une branche d'hortensia composée d'une fleur rose et d'une fleur verte, il faut:

Une boîte de pétales unis gaufrés..... » 75

Des cœurs roses et des cœurs verts..... » 20

Six douzaines de feuilles en papier non

montées..... » 40

Trois douzaines de feuilles suffisent, mais les feuilles non montées ne se vendent que par demi-grosse.

On peut découper soi-même les pétales sur les patrons que nous donnons, et y faire des nervures en éventail avec la pince légèrement entrouverte; mais quelque soin et quelque adresse que l'on apporte à cette opération, les fleurs ne seront jamais aussi

jolies que celles découpées et gaufrées à la presse. Cependant, si l'on tenait à ce que l'hortensia fût entièrement son ouvrage, il faudrait tailler des patrons de feuilles en menu carton, les appliquer sur le papier rose ou vert plié en douze, tracer les contours avec un crayon et découper. Il faut 6 douzaines de pétales roses des trois grandeurs (les plus petits se font d'une nuance plus foncée), et 6 douzaines de pétales verts, tous de la moindre dimension. On fera les nervures avant de dédoubler les pétales. Ces préparatifs terminés, couper en deux les bottes des cœurs, mettre un peu de colle sous le pistil, et enfiler un pétale de la couleur de la boule. Faire de même pour tous les autres. Cotonner de fines tiges de laiton longues de 7 à 8 centimètres, quelques-unes, un tiers environ, devront être longues de 12; réunir à ces tiges les tiges des pétales, en tournant un papier rose pour les pétales roses, et un papier vert pour les pétales verts. En faisant ce travail, on réunira à chaque pétale à tige longue un ou deux pétales à tige courte; on attachera ensemble avec de la soie plate quelques-uns de ces doubles et triples pétales, puis on en formera des faisceaux ramifiés dont notre dessin peut donner l'idée; de 4 ou 5 faisceaux, on fera une fleur complète, qui devra avoir la forme d'une demi-boule. On arrangera les pétales de manière qu'il n'y ait pas de vide entre eux; les roses devront être bien étalés, les verts seront un peu relevés, pour figurer une fleur à peine ouverte; les tiges en seront un peu plus courtes. A cela près, la fleur verte se peint comme la rose. — Notre dessin fait voir la manière de monter. Les tiges sont de laiton assez fort, bien garnies de coton; avant d'y mettre les feuilles, cotonner les queues de ces feuilles sur une longueur de 4 ou 2 centimètres selon leur dimension, et tourner en papier vert très-clair. On fera un troisième rameau que l'on commencera par deux des plus petites feuilles et qui n'aura pas de fleur. Pour un milieu de corbeille, cette branche sera très-bien; mais si l'on voulait faire un pied d'hortensia, il faudrait des quantités doubles.

N'oubliez pas dans la saison d'observer la nature; vous y trouverez un double plaisir quand vous aurez essayé de l'imiter.

32 et 33, Vide-poche.

33, Détail du travail.

Le bas de cet objet est un vide-poche; la partie sur laquelle est l'écusson, forme porte-lettres; sur le haut sont fixés un thermomètre et un calendrier.

L'intérieur de l'écusson se fait en soie d'Alger ponceau sur canevas; le dessin est en perles. — Le croquis étant beaucoup plus petit que le vide-poche, nous n'avons pu reproduire le dessin complet; — l'écusson qui est indiqué sur ce croquis est bordé de cuir; la partie quadrillée est seule en tapisserie; nous n'avons pu figurer le second écusson en perles qui entoure le chiffre, et que nous donnons sur le détail du travail n° 33; l'intérieur de cet écusson est en soie d'Alger blanche; on répètera le semé en perles sur fond ponceau, pour la partie quadrillée du vide-poche.

On pourra se procurer pour 20 fr. ce charmant objet chez mademoiselle Ribault, 3, rue de Rohan; il est monté en cuir de plusieurs nuances, sur bois, et préparé de manière à recevoir les parties en tapisserie, après les avoir fixées sur un carton mince.

34 et 35, Patron complet du porte-tabac donné en décembre 1862, sur la planche des petits ouvrages.

Vous réunirez les deux parties A et B par une couture, vous ferez une autre couture au fond, et vous aurez le porte-tabac, tel qu'il a été donné en décembre. Taillez un morceau de peau blanche sur le patron n° 34, et fixez-le à la tapisserie par un surjet que vous recouvrirez ensuite d'une ganse: il faut commencer à la coudre par la pointe du milieu, et laisser en terminant, à cette même pointe, un bout de ganse de 40 centimètres avec un gland; cette ganse se tourne autour du porte-tabac pour le fermer, après avoir plié en dedans les deux angles des côtés, de manière à lui donner à peu près la forme d'un porte-cigarettes.

Le n° 35 vous donne un dessin de tapisserie qui peut servir pour cet objet ou pour pantoufle. — On peut faire ce porte-tabac en crochet.

Nous croyons utile de répéter ici l'explication des principaux termes employés pour le tricot. Ne pouvant donner plusieurs fois dans la même année l'explication d'un point de crochet ou de tricot, nous prions nos lectrices, lorsqu'elles sont embarrassées, de faire des recherches dans leurs livraisons de l'année. Nous donnerons en mars une nouvelle explication du crochet tunisien et du crochet astrakan.

Maille. — La maille à l'endroit ordinaire.

Maille à l'envers. — Est la maille qui se prend à l'envers après avoir placé le fil devant l'aiguille.

Deux mailles ensemble. — On pique l'aiguille dans la deuxième maille, puis dans la première, on jette le fil autour de l'aiguille, on termine la maille en retirant le fil dans les deux mailles à la fois; cette maille fait une diminution.

Deux mailles à l'envers ensemble. — On jette le fil devant l'aiguille comme pour la maille à l'envers, on prend deux mailles ensemble à l'envers, en piquant l'aiguille dans la première maille et ensuite dans la deuxième on la termine comme la maille à l'envers; cette maille fait une diminution.

Surjet simple. — Il se fait en prenant la première maille à l'endroit sans la tricoter; on tricote la seconde, on prend la première avec l'aiguille de la main gauche, et on la jette sur la seconde qui doit passer au milieu; ces deux mailles font également une diminution.

Surjet double. — On prend la première maille sans la tricoter, on fait deux mailles ensemble comme nous venons de l'expliquer, et on termine comme le surjet simple; ce surjet diminue de deux mailles.

Passé. — On nomme aussi cette maille *jetée*. On passe le fil devant l'aiguille, comme pour la maille à l'envers, on tricote la maille suivante à l'endroit, en passant le fil sur l'aiguille, après l'avoir piquée dans la maille; la passe fait une augmentation d'une maille.

Passé double. — On tourne le fil autour de l'aiguille, et on ramène le fil devant l'aiguille, pour terminer comme la passe. Elle augmente de deux mailles.

Passé à l'envers. — La passe à l'envers, précédant une maille à l'envers, se fait en ramenant le fil devant l'aiguille et le tournant une fois autour de l'aiguille avant de faire la maille suivante; on

tourne deux fois le fil autour de l'aiguille pour la passe double à l'envers.

Rabattre 1, 2 ou 3 mailles. — La première maille rabattue se fait comme un surjet simple. Pour rabattre une deuxième maille, on tricote une maille et on jette la maille précédente, comme pour le surjet. — On continue ainsi toutes les mailles rabattues.

PLANCHE BLEUE

PREMIER CÔTÉ.

- 1, Encadrement et semé.
- 2, Coin pour rideau en filet brodé en biais.

Ce dessin étant donné en biais, le filet se fait simplement sans augmentation ni diminution.

- 3, Voile de fauteuil.
- 4, Bande.
- 5, Voile de fauteuil.
- 6, Encadrement et semé.

DEUXIÈME CÔTÉ.

Moyen de passer d'un patron réduit au dixième à un patron de grandeur naturelle.

Calquez exactement chaque partie du patron réduit au dixième, sur un papier assez grand pour le reproduire en grandeur naturelle; tirez des lignes partant du point marqué au centre, appelé *centre de réduction*, que nous indiquerons à l'avenir sur tous les patrons réduits; prolongez ces lignes en les faisant passer par tous les angles et les points les plus saillants des courbes; mesurez sur ces lignes 10 fois la longueur du centre de réduction au contour, c'est-à-dire 9 fois en dehors du contour; lorsque vous avez marqué sur chaque ligne vos longueurs multipliées par 10, vous retracez le contour du patron, en faisant passer votre trait par les points indiqués sur chacune des lignes.

Prenez pour exemple la figure n° 2 de la planche, sur laquelle sont indiquées les divisions des lignes, vous avez la ligne A : 17 millimètres du centre de réduction au point a; sur votre ligne prolongée vous marquez, à 17 centimètres ou 170 millimètres du centre, le point A, par lequel devra passer le trait du patron en grand.

La ligne B, vous avez 10 millimètres du centre au point b, vous marquez le point B à 10 centimètres.

La ligne C, 25 millimètres du centre au point c. Vous marquez le point C à 25 centimètres; vous opérez de même pour toutes les lignes. Vous pouvez ajouter ainsi autant de lignes qu'il vous sera nécessaire pour dessiner votre patron avec plus de facilité; nous avons laissé les manches réduites au dixième, afin que nos lectrices puissent expérimenter immédiatement ce moyen, qui leur permettra d'employer tous les patrons réduits.

Si vous n'avez pas de règle divisée (qu'on peut se procurer chez tous les papetiers), coupez ou tracez une marque sur une bande de papier, la longueur du centre de réduction au contour, et mesurez cette longueur 10 fois sur votre ligne prolongée, en partant du centre.

TAPISSERIE COLORIÉE.

La tapisserie sur fond cuir que nous donnons avec ce numéro, se compose de deux parties; le grand morceau est pour le fond; le plus petit sert d'encadrement, si la tapisserie doit être employée pour un grand objet; il peut seul servir de bande pour fauteuil ou portière, et être disposé comme fond; pour répéter le grand morceau du dessin, on voit que les quatre pointes des angles sont le commencement d'autres étoiles, semblables à celle du milieu. Il est facile de varier les teintes cuir; l'or peut être remplacé par de la soie d'Alger maïs.

PARURE SUR NANSOUK

Nos abonnées recevront avec plaisir, nous l'espérons, une parure imprimée sur étoffe; c'est un dessin facile qui s'exécute de plusieurs manières. Les plus habiles le feront en plumetis avec point d'arme; celles d'entre vous qui seraient effrayées de ce travail peuvent supprimer ce point. On fera aussi un fort joli genre de broderie en coton blanc et laine cachemire noire; les feuilles du milieu seront en plumetis, le feston et le cordonnet en coton comme les feuilles; les petites fleurs en broderie russe, en faisant trois points arrière en laine noire, sur les contours de chaque pétale, on aura donc douze points pour chaque fleur, et un très-petit point pour le pois du milieu; les autres pois se feront en laine noire, un ou deux points suivant leur grosseur. On peut aussi faire les feuilles et le cordonnet en broderie russe, et le feston en laine comme le reste du col.

GRAVURE DE MODES.

Toilette de visites pour jeune fille. — Robe de taffetas uni. Corsage orné de petits velours posés en biais. Manche à coude garnie de même que le corsage. — Collet de velours orné devant de passemen- teries en soie, retenues autour du cou par une grosse ganse avec glands. — Capote de taffetas blanc ornée de velours noir. Chou de dentelle et velours sur le côté. Dessous, fleurs de géraniums roses. — Col et manches en mousseline.

Toilette de petite fille de cinq ans. — Robe de foulard garnie dans le bas d'une bande de velours. — Corsage plat à pointe remontant vers le cou. Ceinture à pointe montant et descendant. Manches courtes arrondies sur le dessus du bras. La ceinture, les manches et le corsage sont ornés du même velours. Guimpe et manches en nansouk.

Toilette de jeune femme. — Robe de popeline garnie dans le bas d'un petit volant tuyauté. Corsage à basques courtes. La basque, le jockey et le parement ornés d'un petit volant tuyauté. — Bonnet en mousseline brodée. Garniture et brides festonnées. Toupes de petits rubans en velours épinglé placées dans le coquillé de la garniture. Col et manches en nansouk.

ÉPHÉMÉRIDES

18 FÉVRIER 1429. — BATAILLE DES HARENGS.

C'est le nom que l'histoire a conservé à un combat livré près d'Orléans par les Anglais, qui assiégeaient cette ville, contre les Français; ceux-ci voulaient y faire entrer un convoi de harengs et autres pro-

visions de carême. Dunois fut blessé, et les Anglais eurent l'avantage; mais au 8 mai suivant, l'épée de Jeanne d'Arc les obligea à lever le siège de la ville.

Mosaïque

La conscience est une lorgnette que chacun veut mettre à son point.

Pensées, etc., de M^{me} DE PUSSY.

Le bonheur d'une âme sensible s'accroît de tout ce qu'elle enlève au malheur d'autrui.

PETIT-SENN.

Le plus fort, le plus difficile, c'est de donner; que coûte-t-il d'y ajouter un sourire?

LA BRUYÈRE.

Mieux vaut louer les vertus d'un ennemi que flatter les vices d'un ami.

Proverbe anglais.

LOGOGRIFFE.

Je suis un habitant des régions arctiques,
Renverse-moi, je suis une fleur des tropiques;
— On trouve en moi l'oiseau qui fut cher à Junon;
— Une cité picarde — un terme de blason.
— L'esquisse d'un travail, d'un parc ou d'une ville,
D'un monument construit par quelque artiste habile;
— Le temps que met la terre à graviter autour
De l'astre qui nous donne et la nuit et le jour.
— Mais rends-moi mes cinq pieds, donne-m'en un [sixième,

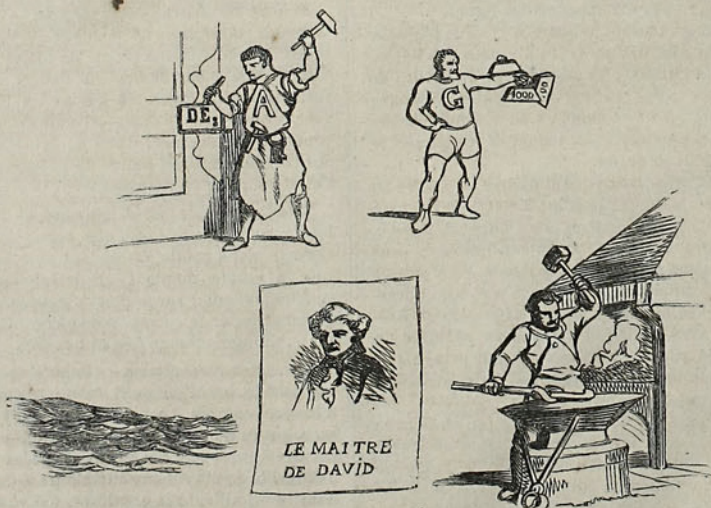
Je deviens philosophe, auteur d'un grand système :
J'ai su définir l'âme, et, quoique né païen,
Deviner le vrai Dieu; je suis presque chrétien.

J. de G.

Mot de la Charade de Janvier : CHARPIE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER : Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin.

RÉBUS



Paris. — Imprimerie Morris et Compagnie, rue Amelot, 64.